

Maghrébines en exode

Témoignage collectif

EX

Cinq femmes de banlieue

Collection Mémoires de Vie
Editions Rencontres et Dialogues

Avant-propos

L'histoire – ou la Providence - en ce XXIème siècle, a permis à un groupe de chrétiens et de musulmans de rencontrer, dans une cité de la banlieue parisienne, des mamans venues du bled, confinées dans un milieu particulier fermé, incapables d'entrer en dialogue dans un pays dont elles ne connaissaient ni la langue ni les coutumes ni les droits que la société pourtant leur accordait. Entre les uns et les autres, une amitié est née, fruit d'une belle aventure qui se prolonge depuis 1994 et qui alimente la vie de l'association « Mes-tissages » dont « La Maison islamochrétienne » fait partie. Deux musulmans (Saad Absi, Mohammed Benali) et deux chrétiens (Christine Fontaine et Michel Jondot) ont fondé cette association.

Deux convictions animent les différents acteurs de cette histoire.

D'une part, la rencontre islamochrétienne ne peut être seulement l'objet de paisibles rencontres où l'on s'efforce d'être courtois les uns à l'écart des autres en masquant les difficultés de la vie commune ; et, non plus, elle n'est pas seulement l'occasion de réflexions théologiques originales. Elle devrait être une collaboration au service d'une société fraternelle. On oppose, dans notre pays, les religions et l'ensemble de la société. On oublie que le dépassement de l'islam ou de l'Église dans des œuvres communes est une belle œuvre de laïcité.

Par ailleurs on entend dire que l'arrivée des étrangers est une menace pour la culture nationale. Pour modeste qu'elle soit, l'expérience de La Maison Islamo Chrétienne laisse deviner au contraire que l'accueil de l'autre enrichit notre patrimoine culturel. Un art traditionnel comme le tissage, en rencontrant des personnes venues d'ailleurs se transmet et les méthodes comme les formes de l'art maghrébin enrichit le nôtre. Et des œuvres belles jaillissent là où on ne les attendait pas. Miracle de l'amitié !

Ce livre est à la fois un recueil d'œuvres d'art et une histoire humaine. Cinq Marocaines ont quitté leur patrie. Il ne leur a pas suffi de débarquer en France pour trouver une terre. Il leur a fallu inventer un langage pour habiter dans un pays. Elles ont traversé le désert des banlieues. L'association "Mes-tissages" a marché avec elles dans leur exode.

Ce récit est à la première personne. Pourtant ce n'est pas une voix individuelle qui s'exprime. Il ne s'agit pas non plus d'une fiction. L'histoire est composée à partir des propos tenus par ces cinq femmes et par leur entourage. Elle permet d'apercevoir les soucis du monde immigré, la vie dans les banlieues et les cités, l'implantation d'une religion nouvelle en France, la forme que peut prendre le dialogue entre musulmans et chrétiens.

Cette version en PDF ne comporte pas les reproductions des tissages produits par l'atelier de la Caravelle à Villeneuve-la-Garenne (banlieue Nord de Paris). Sur le site de la maison islamochrétienne http://www.lamaisonislamochretienne.com/images/la_caravelle.pdf les femmes de l'atelier présentent certains de leurs tissages et nous font entrer dans l'ambiance de l'atelier en 2019. En effet la vie a continué depuis que cinq maghrébines ont écrit ce livre en 2007, avec l'aide de Christine Fontaine et Michel Jondot.

Le livre (contenant ces photos) est épuisé en librairie. L'association « Mes-tissages » dispose encore d'un certain nombre d'exemplaires qu'on peut commander par mail : mestissages@wanadoo.fr (prix 22€ + 4€ de frais de port).

1

Dans la maison
de mon village

Ma maison était dans un village

Oh ! Ce n'était pas un grand village, mais quand même ! Il y avait beaucoup de maisons ; tous les jours on avait le marché aux animaux et tous les dimanches un autre marché où on trouvait tout ce qu'on voulait !

Nous les filles on n'allait jamais au marché des animaux mais le dimanche les femmes partent pour acheter les fruits, les habits, tout ce qu'il faut pour vivre. On n'avait pas besoin d'aller à la ville. Quelquefois il fallait aller à la Préfecture pour des papiers. On emmenait les garçons mais jamais les filles. Jusqu'à ce que je vienne en France, je n'ai jamais quitté le village.

Pour les outils, comme les pelles ou les pioches et tout ce qu'il faut pour travailler la terre, on allait voir le forgeron. On lui disait « j'ai besoins de ceci, de cela ». Il le fabriquait devant nous. C'était pareil pour les meubles ou les tagines. On allait voir le menuisier ou le potier.

Ma maison était faite avec de la terre. A la place du toit, on avait mis des branches d'arbre séchées. C'était la maison de ma grand-mère.

J'aimais bien les jours de l'Aïd. J'écoutais l'Imam. Il racontait l'histoire d'Abraham. Il parlait, il parlait mais je trouvais qu'il ne parlait pas assez longtemps. J'aimais bien l'écouter. Nous on n'arrêtais pas de murmurer « Alla hou Akbar ». Ça s'entendait de loin. Encore aujourd'hui quand j'entends ça, je pleure. Ça sort du fond de moi. Je ne peux pas expliquer ce que je sens.

Après la Mosquée on se retrouve à la maison, pleins de joie. Toute la famille est ensemble ; les hommes sont tout blancs dans leurs habits. À la maison on a deux voisins mais mon oncle est plus âgé qu'eux. Alors c'est lui qu'on vient chercher pour égorgé les moutons. Après il revient à la maison et il égorge chez nous. Tout de suite on prend le foie, on le lave et on le mange en prenant le thé.

Le midi on mange les tripes avec des pois chiches. Il faut les couper, mettre du persil, des oignons, de l'ail. On enveloppe tout ça et on le coud.

Pour le gigot on fait trois parties : une pour les pauvres, une pour la famille, une pour les amis. C'est la fête toute la journée. J'aime bien me rappeler mon enfance et les belles robes que mon père m'envoyait de France chaque année, toutes neuves. C'est la fête et on s'arrête à l'heure de la prière, chaque fois qu'il faut quand on entend le muezzin.

Il y avait un mystère dans la maison de mon village

On allait chercher de l'eau dans une rivière près de la mosquée.

Mais on la prenait aussi au puits dans la cour de la maison.

Ma grand-mère m'a raconté. Quand sa maman s'approchait pour puiser, ça montait jusqu'au bord et elle n'avait pas à se donner la peine de tirer sur la corde. Ca, ma grand-mère l'a vu !

Il paraît que ça arrivait aussi à d'autres personnes mais pas à n'importe qui ! Seulement à des gens très gentils.

Cette femme, la maman de ma grand-mère, était extraordinaire.

Bien sûr dans la maison il n'y avait pas d'électricité. Mais quand ma grand-mère était là toute la pièce était éclairée. Non ! Ce n'était pas la lumière de la lune. C'était de la vraie lumière comme si toutes les étoiles du ciel venaient jusqu'à elle, tournaient autour d'elle et se mettaient à danser !

On ne restait pas enfermés dans la maison de mon village

Les grandes personnes travaillaient dans les champs.

Autour du village c'est la campagne. Il y a des fermes. On élève des animaux ; les moutons rentrent le soir. Dans la cour les poules se promènent. Les ânes avancent sur le chemin ; des fois il a quelqu'un sur le dos.

Dans ma famille on avait des arbres. Il fallait s'en occuper. On récoltait des olives et des dattes

Les enfants, nous restions au village.

Nous, les filles on aidait pour la cuisine mais pas tout le temps On sortait et on jouait. On sautait avec une corde. Il fallait tracer des carrés par terre et on sautait de l'un à l'autre. Ou, alors, on prenait des petits cailloux : cinq. On les jetait en l'air. On ramassait d'une seule main les cailloux qu'on avait jetés ; on faisait attention : il ne fallait pas qu'un seul tombe par terre si on voulait gagner. Ah non ! on ne jouait pas avec les garçons. Dans la maison, oui, on se chamaillait. Et nous, les filles, on n'allait pas à l'école.

Mes frères s'appelaient Abd El Krim et Mustafa. Ma sœur s'appelait Aïcha. Je vivais avec eux et avec mes cousins : dix cousins. On en aurait eu douze mais deux sont morts. Il y avait encore dans la maison la grand-mère, trois oncles et trois tantes. Mon père n'était pas dans la maison de mon village.

Les hommes, au village, étaient peu nombreux. Mon père était parti en 1965. J'avais six ans.

J'allais souvent voir ma grand-tante

Elle tissait. Je regardais, je regardais, assise par terre ou parfois debout. J'avais envie de m'approcher et de toucher ; je tendais le bras et on me grondait gentiment. « Ne touche pas ! Ne touche pas ! ». Quand j'ai commencé à m'intéresser à ce que faisait ma grand-tante, j'avais à peu près huit ans.

Quand je suis devenue un peu plus grande, j'aurais bien voulu apprendre. Je lui ai demandé : « est-ce que je peux apprendre, moi aussi ? »

Elle m'a dit « assieds-toi là, ma fille ! ». Elle m'a montré. J'aimais bien. On se parlait ! Des fois, on rigolait. Je posais des questions : « Est-ce que je prends cette couleur là ou l'autre ? » « C'est ici que je mets ce dessin ? » « Oui, ma fille ! » « Non, ma fille. Pas comme ça ».

Qu'est-ce qu'elle tissait ? Elle tissait tout ce qu'il faut pour la famille. Des djellabas, des burnous : il fait froid là-bas, l'hiver.

Quand on voulait de la laine on allait dans une ferme. On regardait tondre les moutons et on rapportait la laine. Il fallait déjà la laver. Quand elle était sèche on l'écartait entre nos doigts. En français, je crois qu'on dit « on cardait la laine ». Après ça on la filait. Les fuseaux étaient faits avec une tige et une rondelle au bout. On roulait sur nos genoux, d'abord, et ensuite entre nos mains, la laine qu'on enroulait autour de la tige.

Et puis on faisait les couleurs avec le henné, avec du safran, avec le thé et beaucoup d'autres herbes qu'on trouve dans la campagne. On installe une marmite sur un feu de bois dans la cour. On y verse l'eau et les colorants, on y trempe la laine et on laisse bouillir. Quand c'est fini, on étend dans la cour et on laisse sécher.

Quand mon père revenait, j'aimais bien !

J'aimais bien l'été parce que mon père revenait.

Il avait plein de bagages et je savais qu'il avait beaucoup de cadeaux pour moi : des chaussures, des robes, des bonbons ! Le reste de l'année, il envoyait de l'argent pour la famille. Il ne savait pas écrire. Pourtant il s'arrangeait avec les copains pour nous envoyer des nouvelles.

Quand la lettre arrivait, tous les enfants arrêtaient de jouer. Ma mère ne savait pas lire. Ce n'est pas elle qui lisait et mon père n'écrivait pas exprès pour elle mais pour tout le monde. Dans ses lettres, il ne parlait pas beaucoup de lui. Il disait « je vais bien ». Mais il passait le bonjour à tout le monde.

Quand je suis venue en France j'ai su qu'il avait habité le bidonville de Nanterre. Alors je lui ai posé des questions. Dans le bidonville on n'avait pas vraiment des maisons comme chez nous au bled. Un de ses copains l'avait fait venir vivre avec lui et deux autres marocains. Ils avaient fait une baraque. Le plafond, il paraît, était très bas. C'était une plaque de taule posée sur des planches en bois qui servaient de murs. Il ne faisait pas chaud l'hiver ; ils se réchauffaient comme ils pouvaient avec un réchaud à gaz. Un marchand faisait le commerce des bouteilles à gaz. C'était dangereux mais il n'y a jamais eu d'accident. Mon père m'a dit qu'il n'était pas malheureux à cause de ça mais parce qu'il était loin de nous et de sa famille.

À cette époque-là, ils se rendaient service entre eux, les marocains. Et puis chacun avait sa paillasse pour dormir. Au boulot il rencontrait des gens qui vivaient dans des espèces d'hôtel. Ils dormaient à tour de rôle. Ceux qui travaillaient la nuit dormaient le jour. Ceux qui travaillaient le jour prenaient leur place la nuit. En plus, ils payaient très cher. Mon père et ses copains, dans le bidonville, n'avaient rien à payer pour le logement.

Un jour ma mère m'a dit

Mon père envoyait de l'argent. Alors on ne manquait de rien au bled.

Un jour, j'avais douze ans, ma mère m'a dit « il faut que tu songes à te marier ! ». Ca voulait dire « il faut que tu commences ton trousseau, le 'tiuc', comme on dit là-bas ! ». L'été d'après, j'ai fait les fiançailles. Le garçon je le connaissais un petit peu parce qu'il fait partie de ma famille. Le jour des fiançailles on a fait des petites fêtes avec les parents et les cousins. Après, j'ai voulu tout préparer toute seule. J'ai cousu, j'ai brodé. Je n'ai pas voulu qu'on m'aide. J'avais mes idées. Mon futur mari avait 20 ans ou presque.

Ma grand-mère et ma mère me laissaient du temps. Dans les autres familles, au bled, il y a des problèmes avec ceux qui n'aidaient pas pour le ménage. Mais quand j'ai commencé à faire mon trousseau, moi, ma grand-mère ma laissée. Ma Mère aussi. Ma mère elle a toujours voulu que je sois heureuse. Alors, quand je me levais déjà le ménage était fait.

Deux ans après on s'est marié : ça a duré trois jours : deux jours chez mes parents et un jour chez les parents de mon mari. Là j'ai travaillé avec ma mère et ma grand-mère. Il faut préparer à manger pour les gens. Chez nous on fait de la musique. Avant le mariage, un groupe de religieux était venu. On les appelle *les tolba*. Ils chantent et ils prient pour qu'on ait du bonheur. Ils chantent pour nous honorer. On leur offre du thé. Quand ils ont fini, il est déjà très tard. On les raccompagne jusqu'à la porte et ils se remettent à chanter pour les mariés. J'avais envie de pleurer.

Pour le mariage, l'imam nous fait un sermon. Il nous explique les lois du mariage pour les musulmans, le comportement des époux. Ensuite le tuteur – on l'appelle le wali – demande au père : « je demande la main de votre fille » Trois fois il répète la demande. Et le père répond les trois fois.

Après ça on peut faire la fête. Bien sûr, les hommes sont d'un côté et les femmes de l'autre. Les hommes dansent entre eux et les femmes entre elles. Dans certaines familles on dit que c'est *haram* (interdit) de danser. Pour moi on a dansé quand même.

La veille de la fête on avait fait le *henné*. Trois jours après la fête j'ai retrouvé mon mari quelques jours dans la maison de ses parents. C'est comme si on changeait de famille. Je n'étais plus une enfant : cela me faisait drôle ! Mon mari est retourné en France. Il fallait attendre qu'il trouve à se loger pour que je puisse le rejoindre. Il habitait chez son oncle. Moi j'ai appris à vivre chez ma belle-mère. Elle est gentille, mais quand même, j'aurais bien aimé être chez moi ou chez ma grand-mère.

Il est en exil

Je ne parlais pas français, bien sûr. En France il y a une expression que j'ai apprise quand plus tard je suis venue y rejoindre mon mari. On dit, quand quelqu'un est loin de son pays, loin de sa famille : « il est en exil ». C'était ça pour lui. Il avait toujours vécu en France mais, après son mariage, ce n'était plus la même chose. Je sais ce que c'est que d'avoir un mari en exil et de ne pas pouvoir vivre chez soi dans sa famille.

La famille de mon mari habitait le même village que les miens mais son père avait vécu en Espagne pendant plusieurs années. Après la guerre civile de 36 beaucoup de marocains étaient venus en Espagne. Le père de mon mari les avait rejoints. C'est là que mon mari a commencé à aller à l'école. Son père avait un frère en France. Il est venu le rejoindre. Mon mari a eu du mal. Ils habitaient chez son oncle dans une cité de transit. Déjà à cette époque on avait du mal à se loger en France, même si on était français. Le gouvernement avait donné l'ordre de détruire tous les bidonvilles comme celui où mon père avait vécu. On avait créé des « Cités d'urgence ». La famille de mon mari a pu y trouver une place grâce à mon oncle. Je sais que ça n'était pas facile : mon mari ne parlait pas français.

Heureusement, à l'école, les étrangers étaient plus nombreux que les français. Il a pu se faire des copains parmi ceux qui parlaient marocain. Mais quand même ! Pour lire et pour écrire il avait du mal. Il a quand même réussi à apprendre un vrai métier : il est serrurier.

La Cité d'urgence n'était pas loin d'ici. Elle n'existe plus maintenant mais mon mari, quand on passe dans le quartier, se met toujours à raconter des souvenirs de cette époque. Il avait un cousin plus jeune que lui : quand ils se rencontrent, ils n'arrêtent pas de parler de ce temps-là.

Il paraît, dit mon mari, que par ici ce n'était pas vraiment une ville. On y trouvait beaucoup de terrains vagues. Sur les bords de la Seine il y avait encore de vieux métiers ; des constructeurs de barques par exemple. Comme il y avait de la place dans ce coin tout près de Paris, le Maire avait accepté qu'on bâtit des cités.

La Cité qu'on habite aujourd'hui, mon mari a vu quand on la construisait. Au début des années 70, c'était le grand luxe ; les français étaient mal logés dans de vieux pavillons de banlieue. On inventait des grands ensembles où chacun avait le chauffage et la salle de bains.

Depuis la fin de la guerre d'Algérie les pieds noirs revenaient. Il fallait les loger. Partout on voyait des chantiers. Tout ça, je l'ai appris plus tard. Mon mari, je ne savais pas ce qu'il devenait. Quand ses parents écrivaient, c'était comme chez moi. Un oncle de mon mari recevait la lettre et on allait chercher un voisin qui savait lire. Ils passaient le bonjour mais ils ne racontaient rien. Je savais quand même qu'il pensait à moi : il a réussi à venir tous les ans. Chaque fois c'était vraiment la fête !

Je n'oublierai pas le mois de juillet 1975

Chaque fois que mon mari revenait, ensemble on allait visiter les parents et les amis. Une année, il est venu pour l'Aïd. Je me souviens de son retour de la mosquée le matin. Je n'arrêtais pas de le regarder tellement il était beau dans son vêtement tout neuf. J'étais fière. Peut-être qu'il me parlait de son travail en France mais je ne pouvais pas comprendre. Il aurait fallu que je sorte de mon village pour réussir à imaginer ce qu'il m'expliquait.

Dans mon village la population diminuait mais là-bas c'était le contraire. Il me parlait de bétonneuses, de grues, d'échafaudages. Il agitait la main quand il expliquait le bruit des marteaux piqueurs. Il disait en français « Oh lala ! » Pour moi je ne connaissais que le chant du coq ou le braiement des ânes, la nuit. C'est

à cette époque-là que l'endroit où je suis maintenant est devenu une ville. Il me racontait cela mais je pensais à autre chose : je ne voyais pas ce qu'il m'expliquait !

Je n'oublierai pas le mois de juillet 1975.

Mon mari était venu tout seul, sans son père, cette année-là. Déjà il aimait me faire des surprises. Il n'avait pas dit quand il arriverait. On l'attendait pour la fin du mois. Il est arrivé au tout début. Il avait fait chaud, le soir commençait à tomber. J'étais dans la cour. J'avais un seau d'eau dans la main. Il est arrivé : quand je l'ai vu avec sa grosse valise et deux baluchons, j'ai laissé tomber mon seau qui s'est renversé. Bien sûr, tout le monde est sorti. On l'a entouré, on l'embrassait. Il a réussi à s'approcher de moi et il m'a chuchoté à l'oreille : « j'ai une bonne nouvelle pour toi ! ».

Quand on a été seuls il m'a dit qu'il avait trouvé de quoi se loger en France et qu'on allait bientôt pouvoir vivre ensemble. J'ai eu du mal à y croire. Ma mère avait toujours vécu seule, loin de mon père. Je m'apprêtais à mener comme elle une vie loin de mon mari. J'aurais des enfants comme elle en avait eus ; je l'espérais. Mais aller en France ! Ça alors ! Et à Paris ! Il m'a expliqué qu'il avait trouvé un petit studio dans le Xème, près de la place de la République. Mon cœur bondissait de joie et en même temps j'avais peur. J'avais peur surtout parce qu'il faudrait que je prenne l'avion toute seule. Le studio ne serait pas libre avant quelques mois.

Un mois plus tard on recevait une lettre

D'habitude quand mon mari rentrait en France, après les vacances, tous on pleurait. On l'accompagnait jusqu'à l'autocar qui l'emmenait à la ville. Il prenait un taxi jusqu'à l'aéroport. La veille on l'aidait à faire ses bagages. Il allait bavarder et faire ses adieux dans le village. Tous ils avaient un parent en France. « Va le voir. Tu lui donneras des nouvelles ! » Mon mari répondait « oui ! D'accord. » Mais il savait bien qu'il n'aurait pas le temps. Le matin on faisait un bon petit déjeuner : du miel, du beurre, des amandes, du lait, des gâteaux. Tous faisaient semblant de sourire. On disait des choses gentilles mais le cœur n'y était pas vraiment. Quand l'autocar arrivait on n'arrêtait pas de l'entourer. Tout le monde était là : son père, ses oncles, les enfants. Sa mère n'arrêtait pas de pleurer. On l'aidait à monter les bagages qu'il fallait passer au chauffeur. C'est incroyable comme l'autocar était chargé.

Un mois plus tard on recevait une lettre. Cette fois il expliquait qu'il fallait que je vienne le plus tôt possible. On m'a aidée à faire les démarches pour les passeports. Je ne pouvais pas ; je ne sais ni lire ni écrire. Je ne savais pas ce qu'il fallait préparer comme bagage : j'ai empilé des tas d'objets qui m'ont été inutiles. Je ne pouvais pas emporter tout le trousseau que j'avais préparé. Heureusement un oncle de mon mari venait en France pour voir son frère, celui chez qui mon mari avait habité dans la Cité d'urgence. J'ai pu être accompagnée. Ma belle-mère a bien voulu que j'aie passé les derniers jours dans la maison de ma grand-mère. On n'arrêtait pas de me donner des conseils. Je m'étais remis à faire du tissage pour être de longues heures à côté de ma mère. À ce moment-là, elle faisait de beaux dessins berbères pour un coussin. Elle me racontait les premières années de son mariage à elle. Je crois qu'elle pensait que j'avais plus de chance qu'elle n'en avait eu. Mais elle ne m'a rien dit !

2

Sur l'autre rive

Et le grand jour est arrivé !

Moi je n'ai pas pris le car. Un copain de mon oncle qui avait une voiture nous a conduits à l'aéroport.

C'était mieux. S'il avait fallu attendre le car dans la rue, je ne sais pas ce que j'aurais ressenti. Bien sûr on pleurait mais ça n'a pas duré longtemps : le chauffeur était pressé. Je ne peux pas raconter le voyage : je me laissais conduire ; j'étais comme étourdie. Je ne pensais à rien. J'avais soif. Je sentais que mes valises étaient lourdes et, dans le hall de l'aéroport, quand les bagages ont été enregistrés, j'étais soulagée de pouvoir m'asseoir. L'oncle et moi, on restait en silence.

Comment je me suis retrouvée à Orly, je ne sais plus. Je me souviens d'une longue marche devant de belles boutiques, d'une file d'attente, du passage devant un guichet ! Il fallait poser son sac, chercher ses papiers, les ranger, fermer le sac. Au guichet un homme en uniforme m'a posé une question. Je n'ai pas su répondre. Heureusement mon oncle était là. Je ne comprenais rien, j'avais honte. Je crois que j'avais l'air bête. C'est dur quand on a dix-sept ans de se dire « je ne sais pas vivre ». Brusquement, de loin, j'ai aperçu mon mari au milieu d'une foule. Il me cherchait du regard. Son oncle et son jeune cousin étaient là, Mohammed. Alors j'ai oublié que j'étais fatiguée. J'étais chouchoutée par eux tous. Je n'avais même pas à porter mon sac à main. J'étais comme une princesse.

Il pleuvait, il pleuvait

On s'est retrouvé dehors. Il pleuvait, il pleuvait. Les gens s'agitaient : je n'avais jamais vu des hommes ou des femmes courir comme ça sans qu'on sache pourquoi. L'oncle de mon mari était venu avec une Mercedes. On était un peu serrés : tous les bagages ne tenaient pas dans le coffre mais ça ne fait rien. On m'avait fait l'honneur d'être devant, à côté du chauffeur. Je voyais les essuie-glaces qui marchaient à toute allure. On nous a déposés à Paris, dans la rue de Lancry. La circulation était dense. Je voyais les gens qui nous insultaient parce qu'on bloquait la circulation en descendant nos bagages. L'oncle aurait voulu qu'on aille chez lui, dans sa banlieue ; mon mari n'a pas voulu. Il voulait être avec moi. J'étais impatiente de connaître là où j'allais vivre.

On a passé sous un porche, traversé une cour carrée. En levant la tête on voyait des fenêtres allumées tout autour. Je n'avais jamais vu d'aussi grandes maisons De chaque côté de la cour des trous noirs ! Quatre entrées. On a pris celle du fond. Au fond d'un petit couloir sombre j'apercevais des marches d'escalier. On a monté, monté ! Je n'en pouvais plus. Six étages. A chaque palier on voyait de belles portes. Au sixième étage ce n'était pas pareil. Quand mon mari a ouvert la porte, je me suis dit « ce n'est pas possible ». C'était tout petit. Une espèce de sommier tenait les trois quarts de la pièce. Dans un coin un vieux robinet au-dessus d'un évier cassé et sale. Pas d'armoire. Simplement un petit placard au-dessus du lavabo. Mon

mari avait empilé ses affaires dans un coin et recouvert le tout d'une grande couverture. Mais il m'avait réservé une surprise : une télévision toute neuve. Je n'en avais jamais vu.

Le long du mur, une toute petite table et à côté un réchaud à gaz. « Où je vais pouvoir ranger mes affaires ? ». Il m'a répondu « on verra ça demain ; pose tes bagages sur le lit. ». Chez nous jamais les hommes ne préparent à manger ! Pourtant il m'avait préparé un vrai repas. Il a sorti deux assiettes et deux verres du placard. Il avait fait de bonnes choses que je ne connaissais pas ; ce soir-là, pour la première fois j'ai mangé un éclair au chocolat. Maintenant je n'en mangerais plus. L'imam à la Mosquée, nous a dit que c'était haram. Dans la gélatine on ne sait pas quels produits les français utilisent. Mais à cette époque je ne le savais pas. Et puis, heureusement, il a fait le thé à la menthe « attai anana ». C'est la seule chose qui me rappelait mon pays.

Le muezzin n'avait pas chanté

Je me faisais du souci. Comment allais-je m'y prendre pour la cuisine, le ménage ? Je ne pouvais pas aller faire de courses. Chez nous une femme ne sort pas toute seule. Et puis je ne savais pas un mot de français. Pourtant j'ai vécu là pendant presque sept ans. Rencontre. Intimité. Tendresse. Je ne savais pas ces mots-là ; maintenant je les connais et je m'aperçois que j'ai vécu tout cela. Je les sens au bout de mes doigts quand je tisse.

Est-ce que je recommencerais si c'était à refaire ? Quand je vois comment je suis logée aujourd'hui je me demande comment j'ai pu tenir.

Le lendemain mon mari se levait à cinq heures pour aller au boulot, comme tous les jours. J'étais réveillée mais il ne le savait pas. Je l'ai vu faire ses ablutions au robinet avant sa prière. Je trouvais bizarre que le muezzin n'ait pas chanté. Et le chant du coq ? Il n'y a pas d'animaux ici en France ! Du bruit, pourtant, il y en avait : les robinets des autres chambres, le bruit des transistors, la chasse d'eau sur le palier.

Au plafond, au bout d'un fil, une petite lampe : ça donnait une drôle de forme à tout ce que je voyais : je me sentais loin, loin ! Quand quelqu'un me dit aujourd'hui « je suis perdu », je le comprends. Mon mari a terminé sa prière. Je me suis levée à mon tour. On n'avait pas lavé nos assiettes la veille. J'ai fait la vaisselle. Pas possible de mettre un pied par terre. Entre le lavabo et la table, mes bagages prenaient toute la place. On enjambait les paquets ou les valises. Dans le placard où j'ai rangé mes deux assiettes, j'ai vu des boîtes de conserve : des petits pois, du thon. Je ne savais pas lire mais je reconnaissais quand même. Sur le réchaud, une casserole. Mon mari avait acheté, exprès pour mon arrivée, une cafetière électrique : je n'avais jamais vu ça. En préparant le café il parlait, il m'expliquait mais je n'écoutais pas. Je pensais : « tout à l'heure je vais être toute seule ! » Alors j'ai pleuré. « J'ai peur ! ». Mon mari ne savait plus quoi faire. Il m'a dit : « ne te fais pas de souci, je vais m'occuper de tout ».

Il est sorti. Je croyais qu'il allait aux toilettes. Il m'avait montré la veille où c'était. J'avais trouvé ça dégoûtant ! Quand il est revenu, il avait un pain dans la main et une bouteille de lait. Un pain tout frais. On a déjeuné ensemble. Il m'a dit, je m'en souviens comme si c'était ce matin même, « surtout ne sors pas. Une femme à Paris, toute seule dans la rue, c'est dangereux pour elle. Si on frappe tu ne réponds pas.

Là, il faut que je parte si je veux arriver à l'heure sur le chantier. Si tu arrives en retard, le patron ne te fait pas de cadeau ! Je te promets je reviens très vite ce soir. Avant sept heures je serai là ! Aqalbi !»

Il fallait se protéger du regard

Je me suis approchée de la fenêtre. Dans la cour presque tous les appartements étaient allumés. Quelques-unes n'avaient pas de rideaux. Je me suis dit « il faudrait trouver du tissu pour se protéger du regard ». C'est bizarre, mais quand on est en plein jour, il fait encore sombre dans les maisons.

Cette journée-là a passé assez vite. J'ai soulevé la couverture où mon mari rangeait ses affaires. Quel désordre ! J'ai rangé le long du mur, j'ai empilé, j'ai sorti pour avoir sous la main ce qui pouvait nous être utile. Ma valise, mes paquets ? J'ai tout déballé. Ma mère avait voulu me donner tout ce qu'il faut pour la couture ; je l'avais accompagnée au marché du dimanche, au bled. J'avais choisi toutes sortes d'aiguilles, du fil de toutes les couleurs, des ciseaux. J'en aurais besoin, j'ai compris tout de suite. J'ai rangé mon linge. J'avais beaucoup de bijoux avec moi. Pour nous les femmes musulmanes, c'est important les bijoux. Si ton mari te répudie, les bijoux il ne peut pas te les prendre, tu peux les vendre en cas de besoin. C'est ton trésor. Mon mari m'en apportait beaucoup chaque année quand il venait au bled. Toutes les femmes de ma famille n'en ont donné quand elles ont appris que j'allais les quitter. J'ai sorti aussi le henné et le savon de mon pays et j'ai arrangé la pièce comme j'ai pu. Dans la journée je n'ai pratiquement pas mangé.

Je ne l'avais jamais vu comme ça

Quand mon mari est rentré, le soir, je ne l'avais jamais vu comme ça : fatigué, fatigué ! Ses vêtements étaient sales. Au bled il est toujours très propre mon mari. Quand il a vu que la pièce était bien rangée, il a eu un beau sourire. Je me suis dit « maintenant que je suis là, tout va changer dans sa vie ». Ca m'a donné de la force. Il s'est lavé, il s'est changé. Il a tiré un tapis qui était en dessous du sommier et il a fait ses prières. Il était beau. Je commençais à respirer.

« Viens faire un tour ! » On est descendu, on a marché jusque sur la Place de la République. Que de lumière dans la rue quand le soir tombe à Paris ! Que de voitures ! « Attention, ne traverse pas. Attends de voir le petit bonhomme vert ! » ; j'ai trouvé ça drôle et j'ai ri. Un passant s'est retourné et m'a regardé sévèrement. Mais pourquoi les gens sont si pressés ? Il ne pleuvait plus. Dans une petite rue on est entré dans une épicerie ; le marchand parlait comme dans mon pays. Il m'a expliqué qu'il venait de Djerba en Tunisie. Enfin quelqu'un dans Paris à qui parler ! On a acheté des fruits, des légumes, des conserves. « Tu vois, quand tu auras besoin de quoi que ce soit Karim s'occupera de toi. Je t'accompagnerai ».

J'aurais bien voulu parler quand nous sommes remontés jusqu'au sixième étage mais on a mangé en silence. Il avait besoin de dormir. Petit à petit je me suis habitué à cette nouvelle vie. Dans la journée je m'ennuyais mais j'avais quand même toujours quelque chose à faire et je me disais « ce soir on sera ensemble ! »

On allait faire des courses quand il n'était pas trop fatigué. Un jour il m'a dit « on va à Barbès » ; il fallait prendre le métro. Quand on a descendu l'escalier j'étais tout angoissée. Dans mon village, on parlait d'un souterrain. C'était interdit d'y aller. Ma grand-mère disait que des monstres y habitaient. Elle racontait des histoires de disparition. On avait peur en l'entendant. En m'enfonçant sous terre, je me souvenais de ces histoires et je m'appuyais très fort au bras de mon mari. On s'est arrêté en bas des escaliers. Il m'a dit « répète après moi : 'un ticket s'il vous plaît' ». J'ai essayé une fois, deux fois. Il m'a donné cinquante franc et il m'a dit « Vas-y ». J'ai glissé le billet en disant la formule magique. J'ai cru que la dame allait lever la tête et me dire bonjour. Pas du tout. Elle m'a donné un petit morceau de carton vert et rendu de la monnaie. Je me suis retrouvée de l'autre côté de la barrière, toute contente. Pour la première fois de ma vie j'avais prononcé des mots en français. Barbès ! Ça alors ! C'est une ville de mon pays. On y parle ma langue. Les boutiques sont belles, on trouve tout. J'ai vu de belles cafetières pour faire le thé. Il a bien voulu que j'en achète une. J'ai trouvé le tissu dont j'avais besoin pour faire les rideaux à notre fenêtre. J'étais contente, contente.

Une autre fois, il m'a conduite à la Grande Mosquée. C'est là que souvent il venait pour la prière du vendredi.

J'ai vu tout de suite qu'elle était du bled

Un jour j'ai croisé une dame dans le couloir. J'ai vu tout de suite qu'elle était du bled. La première elle m'a dit, en riant, « Essalame alikoum ! » Elle habitait une pièce comme le nôtre au même étage. Une « chambre de bonne » comme elle disait. On s'est parlé. Elle partait tous les soirs vers les quatre heures pour aller chercher des enfants à l'école : le garçon et la fille d'une famille française. Elle revenait après huit heures, quelquefois neuf heures. On allait souvent l'une chez l'autre. Elle m'a expliqué qu'elle gardait des enfants pour gagner sa vie. Elle les ramenait à leur maison, leur faisait à manger, les surveillait. Toujours il y avait un travail à faire, du repassage par exemple, en attendant le retour du père ou de la mère. Elle travaillait au noir.

Quand ma voisine me parlait, c'était en arabe. Elle était algérienne. Au milieu des phrases elle employait des expressions françaises que je ne comprenais pas. « C'est quoi 'travailler au noir' ? ». « Ça veut dire que les patrons peuvent t'exploiter comme ils veulent. En principe, un patron paie à l'État pour que tu aies la Sécurité Sociale et l'assurance « chômage ». S'il te paie au noir il ne verse rien à personne sauf à toi. S'ils veulent te renvoyer, tu te retrouves sans rien. Si tu es malade tant pis pour toi ! » Son patron était juriste dans un ministère. Il connaissait le droit et il ne le respectait pas. Cela mettait mon amie en colère. Elle ajoutait : « je ne peux pas me plaindre ; je n'ai pas de papier. S'ils me renvoient, comment je ferais ? Je n'ai pas envie de retourner chez mon frère. J'ai appris à vivre seule et je m'en porte bien ».

On se voyait presque tous les jours. Elle venait chez moi ou j'allais frapper à sa porte. Mon mari m'avait dit : « avec elle tu peux sortir ». Je l'accompagnais le mercredi ; ce jour-là elle avait les enfants tout l'après-midi. Elle les conduisait au square. On s'asseyait sur un banc. Elle m'a raconté sa vie.

Elle habitait à Bab El Oued, à Alger. On l'avait mariée de force et tous les soirs son mari la battait, comme ça, sans raison. Elle n'osait le dire à personne : « la honte, tu comprends ! » Ca a duré des années. Elle a

eu trois filles : ça lui donnait une raison de vivre. Un jour que son mari tapait elle a eu si mal qu'elle s'est mise à crier. Un voisin a ouvert la porte. Il a appelé un médecin qui l'a soignée et envoyée à la police. Une autre fois son frère était venu à l'improviste : le mari tapait et les trois gamines pleuraient sans rien dire. Sa famille s'est cotisée pour qu'elle aille voir un avocat. Chez nous, dans notre religion, la femme n'a pas le droit de demander le divorce, sauf cas très exceptionnel. Ses frères ont payé l'avocat pour convaincre le mari de répudier son épouse ; dans ce cas-là, en Islam, le mari doit donner de l'argent pour que la femme puisse vivre ; il a fallu qu'elle accepte de ne rien recevoir. Le pire : elle a accepté de ne plus revoir les enfants ; la belle-mère s'en occupe. Pour elle c'était le plus dur. Là-bas, ce n'est pas possible qu'une femme vive seule. Là encore la famille s'est serré les coudes pour elle : on lui a payé le voyage pour qu'elle aille loger chez son frère en France. Elle est arrivée avec un visa de touriste. Le frère lui a trouvé cette garde d'enfants ; pour elle c'était facile, on parlait français dans sa famille à Alger et elle avait pu faire des études jusqu'au bac.

Quand le frère retournait au pays, elle lui confiait des cadeaux, des vêtements pour ses filles. Jamais la belle-mère n'a voulu ouvrir la porte ; jamais son frère n'a eu le droit de voir ses nièces. Tout ça c'est le *qadar*, comme on dit dans l'Islam, le Destin. Moi j'ai de la chance, j'ai un bon mari. Hamdullah !

Un enfant ? C'est trop étroit ici !

J'ai de la chance, mais quand même. Cela faisait plusieurs mois que j'étais en France et je n'étais toujours pas enceinte. J'en ai parlé un soir à mon mari. Il s'est tu pendant un moment. Il m'a regardé longuement ; il était triste et il a murmuré : « Comme Dieu veut ! ». Après un silence il a ajouté : « comment on ferait si on avait un enfant ! C'est trop étroit ici ». Eh oui ! Comment on aurait fait ? J'en ai parlé à ma voisine. Elle m'a conseillé d'aller voir un médecin. Mon mari m'a accompagnée : je ne parlais pas français. Je n'ai pas bien compris sur le moment. Je crois que le médecin a dit « rien ne presse. Vous êtes jeunes tous les deux ». Quelques mois plus tard, j'étais tellement triste de ne pas être enceinte que nous sommes retournés voir le médecin. Il a fallu prendre des rendez-vous à l'hôpital ; on nous a fait des examens très compliqués. Ils n'ont pas pu m'expliquer pourquoi je restais sans enfant. « Si vous voulez, vous pouvez aller voir un psychologue ! » : on nous a dit ça à l'hôpital. Moi, je ne comprenais pas ce qu'on disait ; je ne parlais toujours pas français. Je n'avais jamais entendu parler de psychologue ; le mot m'a fait peur. Je me suis dit : « on va nous faire des examens encore plus compliqués ! ». Mon mari et moi, on était découragé des médecins. Il m'a dit « on verra plus tard ! »

Le samedi, on allait voir l'oncle de l'autre côté de la Seine, dans la Cité d'urgence. Qu'est-ce que c'était bien ! L'eau, l'électricité, un frigidaire, une salle de bain. Dans la salle où la famille vivait, sur le mur, je regardais un beau tableau : une photo de la Mecque dans un cadre doré ; la Kaaba et toute la foule qui tournait autour. Est-ce qu'un jour mon mari pourra me conduire au Pèlerinage ?

La famille parlait de déménagement. L'oncle n'était pas content ; il y avait trop de travaux ; on construisait partout. Maintenant ils n'osaient plus sortir ; les gens étaient nouveaux et les regardaient d'un drôle d'œil. Un jour l'oncle entre dans la boulangerie ; il rencontre un copain du bled et commence à bavarder. Une Française est apparue sur le pas de la porte ; quand elle a vu deux marocains dans la boutique, elle est sortie sans rien acheter.

C'est vrai qu'on voyait de plus en plus de maghrébins quand on allait l'après-midi se balader sur les bords de Seine. On entendait dire que la Cité d'urgence serait démolie ; elle avait été construite à la va-vite. Il paraît que pendant des années on logeait des sans-abri sous des tentes, autour de Paris : des familles entières. Le maire avait accepté qu'on construise pour eux dans sa commune quelque chose de plus confortable, à cause de quelqu'un qu'on voit encore souvent à la télé et qu'on appelle l'Abbé Pierre. Cela valait mieux que d'être dehors, d'accord ! Mais ça ne pouvait pas durer longtemps. Le petit cousin Mohammed allait à l'école de la Cité. Un jour de tempête, le vent a emporté le toit.

Oui, mais s'ils démolissent, qu'est-ce que la famille allait devenir ? Les hommes discutaient : « c'est de la faute du gouvernement ! » Mon mari m'expliquait que le premier ministre parlait de « nouvelle société ». Moi, quand je regardais la télé je ne comprenais rien, mais je commençais à reconnaître des têtes : Chaban Delmas, Georges Pompidou. J'ai compris qu'on allait raser tous les bidonvilles de France. J'ai tout de suite pensé à mon père.

J'en aurais des choses à raconter sur cette époque. Mon mari est bricoleur. Il allait chercher des planches au Bazar de l'Hôtel de Ville. Il avait installé des étagères sur les murs pour ranger tout. Le plancher était abîmé : des planches de bois mal jointes ; je me disais que si on marchait trop fort, tout allait s'effondrer. On l'a recouvert de lino. C'était plus facile pour le ménage et plus joli. Dès que mon mari avait une heure devant lui, il sortait ; il avait acheté une voiture, une vieille Mercedes. Il disait : « quand on aura un peu plus d'argent, avec cet engin, on pourra descendre au bled ». Il avait même pu louer un morceau de garage ; il y allait chaque fois qu'il avait un peu de temps devant lui ; en rentrant il parlait de carburateur, de joint de culasse, de circuit électrique. Il était souvent couvert de cambouis ; il se lavait au robinet, l'eau giclait. Parfois je me mettais en colère mais on finissait par se réconcilier. On n'était jamais fâché longtemps.

Comme le temps passe ! J'allais avoir bientôt vingt-quatre ans ! Depuis presque sept ans je n'avais pas revu la maison de mon village. Il était loin le puits de ma grand-mère ! On n'avait pas assez d'argent pour se payer le voyage, même en voiture. Tous les mois on envoyait un mandat à chacune de nos deux familles. Le loyer était cher. Presque la moitié de ce qu'on gagnait. Mon mari sait écrire en français mais il n'a jamais appris l'arabe. Pour envoyer des lettres j'appelais ma copine de Bab El Oued. C'est drôle mais nous, dans notre famille, on ne sait pas trop quoi se dire quand on est loin. Pourtant quand on se voit on n'arrête pas de se parler. Souvent je pensais avec tristesse à ma mère, ma grand-mère, ma grand-tante, mon père. Quand j'avais quitté le village il m'avait donné un paquet avec des papiers, des photos, des feuilles de paie, sa carte d'identité, des tickets de métro, des factures. J'y tiens autant qu'à mes bijoux.

L'oncle de mon mari, une année, a pu faire le voyage. Il est allé voir nos deux familles. C'est comme ça que j'ai appris que ma grand-tante était morte. Elle n'a pas été malade. Un matin elle ne s'est pas réveillée. Maintenant on a tous le téléphone ; eux au Maroc comme nous en France. On peut se communiquer les nouvelles même si ça coûte cher. En ce temps-là seuls les riches pouvaient se téléphoner. Que devenaient-ils ? Les jours de cafard je les voyais dans ma tête.

3

La porte ouverte

On va pouvoir prendre racine !

1978 : une année importante ! Un jour d'hiver mon mari me dit : « Ça y est ! On va pouvoir se loger. On m'a proposé un appartement grâce au « pourcent » patronal. J'ai accepté. Pas loin de chez mon oncle, dans les grandes barres de béton que tu as vu sortir de terre au fil des années ». L'oncle aussi et sa famille pouvaient être relogés dans la même cité que nous. Le fils avait déjà 18 ans. On était bien dans la Cité cette année-là. Quel confort ! Tout était neuf. Tout était propre. La lumière entrainait dans l'appartement. Nous habitions au troisième étage ; il suffisait d'appuyer sur un bouton, l'ascenseur venait et on montait sans effort le gros sac de provisions. Nous habitions un « trois pièces » au quatrième étage. Quel changement avec la rue de Lancry !

La cité était grande. 7000 personnes, 1650 logements, d'après mon mari. Et pourtant tout le monde se connaissait ; on avait l'impression d'être accueilli par les voisins. Oui, j'avais quitté l'amie de Bab El Oued mais elle viendrait me voir. Elle l'avait promis.

Les étrangers, surtout les Marocains, nous étions assez nombreux mais les Français étaient encore là. Ils étaient arrivés de Paris cinq ans plus tôt pour trouver un logement plus vaste. Eux aussi souvent étaient mal logés. On s'entendait.

Ce qui me faisait plaisir c'est que dans les allées on se parlait. J'en avais assez de ces rues de Paris où tout le monde est pressé. J'avais l'impression à Paris que tout le monde était vieux. Ici les jeunes et les enfants couraient, riaient et se chamaillaient gentiment. Dans les allées, pas de voitures, pas de danger.

Je me suis vite aperçue que j'avais près de chez moi de nombreux Marocains venant de ma région.

Chaque fois qu'on avait besoin de quelque chose on pouvait frapper chez le voisin. Je n'ai pas de menthe pour le thé ? Je n'ai plus de sucre ? Je m'adresse à la porte d'à côté. On s'échangeait des plats, des gâteaux. Quand on avait un ennui on trouvait toujours quelqu'un pour vous écouter ; on savait qu'on était compris. C'est bon de parler sa propre langue comme on veut.

L'appartement était bien fait. Je n'avais jamais eu de salle de bains. On a pu très vite s'acheter une machine à laver et un frigidaire. La salle de séjour : mon mari a acheté à Barbès des banquettes, comme dans les villes de mon pays ; il les a installées le long des murs. Moi aussi j'ai trouvé à Barbès un tableau de La Mecque, comme celui que j'avais vu chez l'oncle de mon mari. Quand je songeais à la maison de mon village, je me demandais ce que ma famille dirait si elle pouvait venir

C'était l'époque du regroupement familial

Comment cela se fait ? Le premier bébé est arrivé très vite, moins d'un an après notre arrivée : un garçon. Mon mari était fier. Je me suis dit : « Dieu est grand ! A Paris l'appartement était trop petit ; le bébé aurait été malheureux. Dieu est grand, il a protégé ma famille ! »

Dans la cité le médecin m'avait orientée sur l'hôpital. Un homme très gentil, un juif ; il parlait arabe comme nous. Un pied noir. Les pieds noirs étaient encore nombreux ; la cité avait vu le jour un peu à cause d'eux. Après l'indépendance de l'Algérie, la France devait les accueillir alors qu'elle manquait de logements. Quand j'y pense, ce qui se passait était gigantesque ; tout changeait. Il paraît qu'en vingt ans le quartier est passé de 3000 à 22000 habitants ?

C'était l'époque du regroupement familial. Mon mari et moi, nous étions une exception. Jusqu'à ce moment, ceux qu'on appelait des immigrés étaient surtout des hommes, rarement des couples. Comme mon père ils faisaient des allers et retours entre la France et la famille restée au Maghreb. Les Français se sont mis à fermer leurs frontières. « Tu veux rentrer au bled ? Très bien. Mais tu ne reviendras plus ! » On donnait de l'argent aux maghrébins pour qu'ils s'en aillent. Tous ceux qui avaient encore du travail ont fait venir leurs familles en France. C'est pour ça qu'il y avait tellement d'enfants. Ils ne parlaient pas français. Quel casse-tête à l'école ! Pourtant, d'après les maîtres, ils apprenaient aussi bien que les autres.

C'est à partir de ce moment-là aussi que beaucoup de femmes sont venues du bled pour se marier. On ne pouvait plus avoir de visa de long séjour. Entre familles on s'arrangeait : des cousines ayant grandi au bled se mariaient avec des cousins habitant ici. Les jeunes femmes qui arrivaient ne savaient pas un mot de français, exactement comme moi dix ans plus tôt. Mais les temps avaient changé. Les maris leur disaient : « surtout ne sors pas sans moi, n'ouvre à personne ».

Comme elle est loin la maison de mon village

Les premières années, tout allait bien. Et puis tout s'est pourri. On restait trop entre nous. « Cela va bientôt devenir un ghetto », disait l'oncle. On ne parlait plus guère qu'arabe, même chez les commerçants. Je m'entendais bien avec ma voisine. Elle avait le même âge que moi avec des enfants déjà grands. Quand son aîné est passé au collège, il a commencé à avoir des problèmes. Il rencontrait des gamins des autres quartiers. Pour les autres, on était montré du doigt, les enfants comme les adultes. Même pour les jours de marché on n'allait plus en ville : on avait peur, ils avaient peur.

Chez nous les gens aiment bien parler dehors, surtout les jeunes. L'hiver, pour bavarder, ils se sont mis dans le hall des immeubles. « On squatte » : ils répondaient cela quand on leur posait la question. « On s'ennuie chez nous ». Mon cousin de dix-huit ans était de ceux-là. Ils n'étaient pas méchants ; ils avaient envie de se retrouver. C'était le début du rap, du hip-hop, du break-dance. Ils dansaient dans les halls. Les plus jeunes, 12-15 ans, se sont mis à les imiter. Le fils de la voisine s'est trouvé pris un jour dans une bagarre extraordinaire contre cinquante jeunes d'un autre quartier qui venaient leur chercher noise. C'était la mode des tags. On en voyait partout.

Les médias mettaient tout ça en scène, on était montré du doigt et cela n'arrangeait rien. On voyait des choses bizarres : des jeunes avec des Mercedes toutes neuves. Les jeunes étaient nombreux ; ils se regroupaient ; chacune des bandes jouait à la plus forte.

Tout s'est vraiment gâté à cause de l'appauvrissement de la population. Il y avait beaucoup de licenciements dans les entreprises tout autour. Beaucoup d'amis de mon mari étaient au chômage. Les salaires n'augmentaient pas alors qu'on avait de plus en plus envie de choses nouvelles.

Quand nous sommes arrivés le grand centre commercial marchait bien tant que les gens ont eu des salaires normaux. Avec le chômage, petit à petit, tous les commerces ont dé péri. Ne restaient plus, jusqu'à une date récente, que la pharmacie et l'épicerie de Zahra. Chez elle que nous, les femmes, on venait bavarder. Le centre-ville, personne n'osait y aller : les gens nous regardaient d'un sale œil ; on avait peur. A la cité tout n'était pas rose mais nous nous trouvions chez nous.

Tout se gâtait

Ceux qui revenaient du bled donnaient des nouvelles. Les commentaires allaient bon train ; Tous les jours un événement nouveau dans la cité donnait l'occasion de se plaindre : c'est vrai que plus rien n'était entretenu, les ordures étaient étalées n'importe comment dans la cité. Elles n'étaient ramassées qu'une fois par semaine. Les vide-ordures débordaient. Les cafards envahissaient les immeubles : pas moyen de s'en débarrasser. Les halls étaient sales, les boîtes aux lettres ravagées. Des tags !

J'ai appris qu'on cachait de la drogue dans les installations techniques de l'EDF ou dans les caves des immeubles. Sur le parking, la nuit, stationnaient des voitures immatriculées en Allemagne ou en Belgique. Le matin elles avaient disparu.

L'argent manquait mais tous les jeunes voulaient leur magnétoscope. Les appareils électroniques ou informatiques, les petites motos pétaradantes se multipliaient. Où prenaient-ils l'argent ? D'où leur venait l'envie d'avoir tout cela ? Le fils de ma voisine a été inquiété. Il avait bousillé tous les ordinateurs du collège. Personne ne voulait le dénoncer par peur des représailles. La mère a été convoquée à une « antenne de justice », dans la ville voisine. Son dossier était inquiétant ; j'ai su que quelques mois plus tard il était en prison. Jamais sa mère n'a osé me le dire ; je la comprends. Ce n'est pas vrai que c'est la faute des parents ! La véritable cause je la vois dans la pauvreté. Oui, tout se gâtait. Je commençais à regretter la rue de Lancry. Tous ceux qui pouvaient partir s'en allaient. Les Français avaient pratiquement disparu.

J'ai senti que ça allait très mal le soir où j'ai vu mon mari rentrer tout pâle du boulot. Il s'était fait braquer par un jeune un peu saoul.

Non ! Les associations ne faisaient pas grand-chose dans la Cité. Ils avaient créé un Centre Culturel qu'on appelait « Le Phare ». Les locaux ont été démolis. On y a mis le feu. Tout a été cassé. On réparait, on cherchait à repartir, on mettait un nouveau directeur ; il ne restait pas six mois ! Un animateur a eu du courage ; il a tenu le coup à chaque difficulté : Taïeb. Un jour ils ont réussi à lancer une voiture : ils ont bloqué l'accélérateur et la voiture a défoncé le mur. Heureusement, à cette heure-là, personne n'était à l'intérieur. La police ne venait pas souvent. Un jour une patrouille s'est risquée dans la cité. Un des policiers a reçu une plaque de béton sur la tête !

Et puis il y a eu un tournant dans ma vie.

J'ai vu une porte ouverte

1997 : j'avais trois enfants déjà. Le dernier commençait à marcher. Le premier savait déjà lire. Pour moi c'était difficile de le voir sortir ses cahiers quand il rentrait de l'école. Je criais contre lui parce qu'on me disait qu'en classe ça n'allait pas. Je criais mais je m'aperçois que c'est contre moi que j'étais en colère. Je m'en voulais de ne pas pouvoir l'aider. Je m'en voulais de ne pas pouvoir parler à sa maîtresse : j'aurais eu trop honte.

Une fois mon mari était allé à une réunion de parents. On l'a engueulé, il ne savait pas pourquoi. On nous disait « les enfants sont livrés à eux-mêmes, ce n'est pas bien ! ». « Livrés à eux-mêmes ? ». Qu'est-ce que ça veut dire ? Chez Zahra quand on commençait à parler de l'école ça s'enflammait. Toutes les mères disaient que leurs enfants se faisaient racketter et que les profs laissaient faire. Beaucoup de garçons traînaient dans la cité au lieu d'aller au collège. Les femmes qui avaient des filles étaient inquiètes mais les filles ne risquaient rien. Les garçons savaient que s'ils touchaient à la sœur d'un copain toute une bande viendrait leur casser la figure. Je commençais à m'inquiéter pour mon aîné.

Un jour, en passant au pied de l'escalier de l'allée Prévert, j'ai vu une porte ouverte sur une espèce de local. Quatre ou cinq enfants étaient autour d'une table. Un Français d'un certain âge était avec eux. Il y avait aussi un Monsieur maghrébin. On me disait : « ce sont des Témoins de Jéhovah ». Ceux-là on commençait à les connaître. Ils sonnent chez vous et bientôt ils essaient de vous convertir. Chez nous, à la cité, ça ne marche pas. Ils insistent mais ils n'arrivent à rien. Quand même ! Dans ce local, ils avaient du mal. Dès que la porte était fermée « la bande à Mustafa » venait sonner pour les embêter. Très vite les enfants s'agitaient, c'est vrai, mais certains prenaient l'habitude d'y venir tous les soirs. On parlait d'eux chez Zahra. Une voisine m'a dit : « depuis que mon fils y va, ça va mieux à l'école ». D'autres allaient au Phare. Là aussi on aidait les enfants à faire leurs devoirs, mais, Le Phare, on avait peur que ça s'arrête d'un jour à l'autre. Et puis c'était payant ; quand on est au chômage on hésite, même devant une toute petite dépense.

Ils étaient courageux les responsables de l'association où les enfants faisaient leurs devoirs. A leur place je ne serais pas restée. J'ai vu une dame (je reparlerai d'elle plus tard) qui marchait dans les allées. Trois jeunes se sont approchés d'elle et l'ont insultée. Un jour on l'a giflée ! Plusieurs fois sa voiture a été criblée de balles. Tous on se disait : « Ils gênent les dealers ces gens-là ! ». Le local était régulièrement pillé mais ils n'arrêtaient pas pour autant. « Têtus comme des berbères » dit-on dans mon village.

Un tournant dans ma vie

Dans le local, le dimanche, on voyait parfois des réunions. Nous les femmes jamais on n'osait s'approcher. Qu'est-ce qui se passe ? Je n'ai jamais bien su, sauf une fois. Je me promenais et, de loin, j'ai vu tout un groupe de femmes réunies à l'entrée du local, dans l'allée. On aurait dit qu'elles attendaient pour entrer. Je me suis approchée moi aussi. Toutes les femmes avaient un beau sourire. La pièce était toute petite : 30 m²; on se bousculait et pourtant j'ai réussi à voir. On avait retourné une table sur le côté ; les pieds étaient à l'horizontale. Entre les pieds de la chaise quelqu'un avait monté une chaîne. Monter une chaîne ? C'est installer les fils comme sur un métier à tisser. J'ai vu les doigts d'une vieille dame marocaine qui

passaient la laine ; elle racontait son enfance. Je croisais les bras ! Je regardais les mains de mon amie. Je me rappelais le sourire de ma grand-tante quand j'essayais de tendre la main vers son travail. J'entendais le rire de ma mère quand j'étais assise à côté d'elle et que je lui racontais mes histoires. Le beau soleil du Maroc, le bleu du ciel entraient dans cette cité grise et pleine de tags ! Hafida, la fille d'une voisine de palier, s'est assise à côté de la vieille dame. Elle a treize ans. Je retrouvais la maison de mon enfance.

Au milieu de tout ce monde une dame française, s'agitait. Brune, pas très grande et souriante. J'ai déjà parlé d'elle. Elle essayait d'expliquer que les enfants pourraient apprendre à tisser si on s'organisait. Elle avait pris avec elle des cageots en bois, comme on en trouve sur le marché. Sur les bords elle avait enfoncé des pitons et, entre les pitons, elle faisait passer une cordelette. Cela ressemblait un peu à une chaîne. Un groupe de gamines se pressait autour d'elle. Chacune voulait son cageot. Les filles se sont installées autour de la table. Chacune prenait de la laine. Je ne les ai jamais vues aussi sages. La dame leur expliquait comment faire la trame. Je me suis approchée pour l'aider. C'était la première fois que je parlais vraiment à une française. Elle m'a dit son nom, « Christine ». Aujourd'hui, c'est mon amie !

Je le répète, ce jour-là est comme un tournant dans ma vie.

Christine est revenue tous les jours ou à peu près. Le soir elle aidait les enfants pour les devoirs. Les gosses l'aimaient bien. Le mercredi elle les occupait avec les petits « cageots à tisser ». Presque en cachette, une après-midi, j'ai ouvert la porte du local. « Je sais tisser, moi aussi. J'ai appris quand j'étais petite. J'aimerais bien recommencer ».

Zahra, l'épicière est venue. Un algérien nous a fait une sorte de grand cadre en bois. Nous étions plusieurs à expliquer à Christine comment on montait la chaîne au Maroc. On a installé la chaîne sur le cadre qui servait de métier et on s'apprenait les unes aux autres à faire des tapis de haute laine, comme à Oujda ou Ouarzazat. Christine avait fait la connaissance d'une arménienne qui connaissait des fabriques de laine un peu partout dans la région parisienne. Quand les séries de pull sont terminées, restent des bobines qui ne sont pas vides mais qui ne servent plus. L'arménienne allait nous les chercher et nous les donnait.

Un mystère dans les livres de mon fils

Je ne me rappelle plus comment on s'est procuré de la laine qu'on venait de tondre sur des moutons. On la cardait comme au Maroc. Jeanne Marie est venue avec des amies françaises. On a compris que dans ce local les responsables n'étaient pas des « Témoins de Jéhovah » mais des chrétiens et des chrétiennes qui voulaient vivre au coude à coude avec des musulmans. On pouvait se dire les unes aux autres qu'on était des croyantes. Dans notre petit local on avait installé un Coran et une Bible, côte à côte, sur un petit meuble de bois blanc. Je sais que tous les vendredis soir plusieurs d'entre eux se réunissaient ; ils lisaient ensemble le Coran et l'Évangile. Au début j'étais étonnée ; je croyais qu'il ne fallait pas fréquenter les chrétiens. Farida, une jeune femme de mon âge avait téléphoné à Tariq Ramadan pour lui demander si elle pouvait participer à ces rencontres : « Bien sûr ! Le dialogue c'est important ! ».

Christine avait eu une bonne idée. Le local était un peu bizarre : il y avait une sorte de recoin. Elle l'avait décoré. C'est vrai qu'il y avait trop de chahut partout. Des cris dans les maisons. La Télé n'arrêtait jamais ! Des bagarres dans les rues. Des petites motos pétaradaient dans les allées. Mais, quand on s'approchait

de ce lieu, il fallait se taire. C'était vrai pas seulement pour nous (c'est là qu'on se retirait pour prier) mais pour les enfants, le soir. Ils étaient agités, bien sûr, après l'école. Au moins ils trouvaient un point où ils savaient que le silence existe. Dans la maison de mon enfance, quand les hommes étaient partis dans les champs d'oliviers, au milieu de la journée, le silence était là. Depuis des années j'avais oublié que le silence est beau.

Mais bien sûr on ne se privait pas de bavarder autour du métier à tisser. On parlait en arabe ou en berbère, en général, dans la cité. Le français, je le parlais très mal, très peu et de moins en moins. Nous restions vraiment entre nous. Maintenant beaucoup avaient des paraboles et regardaient la télévision de leur pays. Le français, on n'en avait vraiment pas besoin, nous les femmes. Quand on s'est mis à tisser, à cause des françaises qu'on accueillait, il fallait faire un effort pour qu'on arrive à se comprendre. Plusieurs fois je me disais : « tu devrais apprendre à écrire et à lire le français ». Quand je voyais les livres et les cahiers de mon aîné, je ressentais quelque chose en moi qui ressemblait à ce que je connaissais dans mon enfance quand on me parlait de la maman de ma grand-mère. Il y avait un mystère dans la maison de ma grand-mère. Il y avait comme un mystère dans les livres de mon fils.

Entre deux mondes

Zahra avait réussi à faire un tapis avec nous. Elle voulait qu'on le lui paye ! Bien sûr on n'avait pas le droit de vendre. Christine avait réussi à organiser une réunion dans une ville du Département pour montrer ce que nous savions faire. Des religieuses nous avaient prêté leur abbaye. Je ne savais pas que des chrétiennes portaient le voile comme beaucoup de musulmanes. Beaucoup de personnes, des chrétiens, des chrétiennes sont venus. Quelques musulmans aussi. Le tournant dans ma vie, le tournant dont j'ai parlé, c'était là, chez les sœurs, que j'ai senti qu'il était pris. Des français s'intéressaient à nous en regardant nos démonstrations de tissage. Ils aimaient beaucoup le thé à la menthe et les pâtisseries qu'on avait préparées. Nous leur parlions, Je ne comprenais pas bien les questions, mais Christine nous aidait à comprendre et à trouver les mots pour répondre. Oui, c'était un tournant. Avant je ne croyais pas qu'on pouvait parler d'égal à égal avec des français. Depuis ce temps-là j'ai commencé à reconnaître qu'en France aussi j'étais chez moi.

A cette époque on avait reçu un film dans notre boîte aux lettres. Un monsieur s'adressait aux gens de la cité. Si je me souviens bien il s'appelait Castro. J'ai regardé le film avec mon mari : on avait l'impression qu'il parlait à des petits enfants. Il annonçait des grands travaux ; on allait restaurer les appartements. La grande barre de l'allée Victor Hugo serait cassée en quatre. On parlait de ce projet chez l'épicière. Presque personne n'était d'accord pour que tout soit détruit mais on se rendait bien compte qu'il fallait faire quelque chose. Tous vivaient dans la peur. Quand on voyait un jeune faire des bêtises ou quand quelqu'un était agressé on n'aurait pas eu l'idée de s'adresser à la police. Trop dangereux ! Il était question d'installer des caméras un peu partout pour surveiller les bandes. « Ils auront vite fait de tout démolir ». Quand les travaux ont commencé le commissariat a été débordé. Tous les chefs de chantiers sont venus porter plainte. Les ouvriers, dès le second jour, se sont aperçus que les machines et les engins avaient été esquinés pendant la nuit ; les casques, les outils : tout avait disparu.

Les travaux ont commencé ; pendant des années la cité s'est transformée en chantier. Il a fallu s'adapter.

4

Le tournant

Au bled pendant l'été !

Cette année-là, nous avons réussi à mettre un peu d'argent de côté pour aller au bled pendant l'été.

Je voulais que mes enfants connaissent leurs grands-parents, leurs oncles, leurs tantes, leurs cousins et toute la famille. Pendant des semaines j'avais fait les bagages : ce n'est pas facile de retourner au bled. Ça coûte cher ! Il faut arriver avec des cadeaux pour chacun. Attention de n'oublier personne ! Surtout je sais bien que ma mère a besoin de vêtements, de chaussures, de tissu. Pendant des semaines, chaque samedi, mon mari m'emmenait à Barbès pour nos achats. Plus que jamais il s'occupait de la voiture.

Quelle joie quand on arrive là-bas ! Quelle fatigue aussi ! Mon mari conduit sans presque s'arrêter. Quand il a trop sommeil, il s'arrête sur le bord de la route et somnole une heure ou deux. Heureusement les enfants n'arrêtent pas de dormir à l'arrière. On traverse toute la France et tout le Maroc.

C'est drôle mais quand je suis ici en France, je suis vraiment chez moi dans la cité. Quand j'arrive dans le village de mon enfance, je suis vraiment chez moi aussi. Mes enfants aiment bien leurs cousins. La famille, pour eux, c'est important. Bien sûr, les vacances au bled c'est l'occasion des fêtes et des mariages. On est invité, jamais on ne s'ennuie.

Le village a changé, la maison aussi. On a un vrai toit, l'électricité, la télévision.

Mais le puits est encore là, dans la cour, avec son secret.

Les odeurs de mouton, les épices, la couleur du ciel, le coucher du soleil ! Le muezzin, le chant du coq ! Je les retrouve.

Le métier à tisser est toujours là

Ah, les repas de chez nous ! Les hommes mangent les premiers.

Un beau plat sur une table basse : des poulets avec des pruneaux ou des amandes, des légumes bien disposés ou encore le méchoui au milieu du couscous ; pas de fourchette dans mon pays. Le pain est beau ; avec une bouchée on attrape un morceau bien chaud. Tous dans le même plat, à la cuillère on prend la semoule ou les légumes et gentiment, avec le pain, on pousse les bons morceaux du côté de sa voisine.

C'est vrai, à la fin les doigts sont poisseux. Quelqu'un passe avec une aiguière et une bassine, une savonnette et un linge. Chacun se rince les doigts et la bouche.

Je retrouve les gestes de mon père quand il prépare le thé ; l'eau chaude passe d'une théière à l'autre, il lève les bras et je souris quand j'aperçois le filet de liquide tomber de haut dans les verres dorés.

Il a vieilli, mon père.

Le soir quand la chaleur commence à tomber, il prend sa chaise et s'installe dehors sur le chemin. Les enfants courent autour de lui ; quelquefois ils s'approchent et un beau sourire éclaire les rides de son visage. Mon mari vient le rejoindre. « C'est drôle les vacances ! On a du temps. Jamais pendant l'année on ne trouve un instant pour s'arrêter, simplement pour se parler ». Je me dis ça quand je vois les hommes regroupés autour de mon père.

Comme autrefois, le soir, dans la cour, nous les femmes, on rit. « Tu te souviens ? ». Je n'arrive pas à parler de la France ; je ne sais pas pourquoi. Je comprends mon père : jamais il ne nous disait comment il vivait là-bas dans son bidonville.

La cuisine : les femmes y restent ensemble presque toute la journée. On plume les poulets ; on épluche les légumes. Elles parlent de leurs problèmes mais moi je ne peux pas dire les miens : c'est trop différent. Quand j'étais jeune mariée, vivant ici, et quand mon mari me racontait sa vie, je n'écoutais rien. Je comprends bien pourquoi maintenant.

Je ne peux même pas dire que j'ai repris le tissage. Ma grand-tante est morte maintenant ; le métier est toujours dans la maison mais l'été ma mère est occupée à mille autres choses. Le métier à tisser ! Maintenant je me dis que le fil de chaîne sert à nouer, dans ma vie, l'un avec l'autre les deux mondes auxquels j'appartiens !

Avoir un salaire ?

Je n'ai pas parlé de Rabi'a. Elle est de mon village ; je l'ai retrouvée dans la cité. Depuis plusieurs mois nous nous parlions très souvent. Jeanne-Marie lui avait demandé de l'aider à s'occuper des enfants ; sa fille fait ses devoirs avec les garçons et les filles de la cité, dans le petit local où nous faisons du tissage avant les vacances. Rabi'a connaît toutes les familles ; elle peut expliquer aux parents ce qui se passe au moment de l'aide aux devoirs. Quand Christine a des difficultés et qu'elle veut faire savoir aux parents ce qui se passe, elle appelle Rabi'a qui sert d'intermédiaire. Elle connaît tout le monde. Il faut dire, qu'à ce moment-là, très peu de parents parlaient français.

Quand je suis rentrée du bled, j'ai rencontré Rabi'a chez Zahra, l'épicière. Elle m'a expliqué que pendant les vacances, Jeanne-Marie avait écrit au Ministre ; elle lui avait demandé qu'on puisse vendre nos tapis. Quelqu'un de la Préfecture était venu ; il avait expliqué qu'on pourrait faire pour nous une expérience exceptionnelle avec nos tissages. Je n'ai pas bien compris ce qu'elle voulait dire mais j'étais impatiente de rencontrer Christine. La Préfecture, ça me fait peur. « Pourvu qu'ils ne nous interdisent pas de continuer ! »

Je voulais voir Christine. Elle a pris les devants ; je l'ai croisée un jour dans la cité. Elle m'a posé une question : « ça te plairait de travailler et d'avoir un salaire ? » J'ai cru qu'elle se moquait de moi. Je ne sais pas le français ; mon mari ne veut pas que je sorte. Je n'ai aucun métier.

Mais elle a insisté : la Préfecture proposait qu'on devienne « chantier d'insertion ». Ce mot-là je ne le comprenais pas. Bien sûr, le mot « insertion » je l'avais déjà entendu mais sans savoir ce qu'il signifie.

Chaque fois qu'une fille mettait en voile sur sa tête, à la Télévision on faisait toute une histoire et le mot « insertion » revenait toujours. Je croyais que quand les français employaient ce mot c'était pour dire « ce sont des bons à rien ces maghrébins ! » Elle m'a expliqué, Jeanne Marie. « Insertion », cela veut dire « être capable de sortir de la cité ; être capable de travailler, de se déplacer, de vivre sans être obligée de rester enfermée dans sa maison ». Elle a répété sa question : « ça te plairait de travailler et d'avoir un salaire ? » Je lui ai répondu : « ça me plairait de continuer à faire du tissage ». Justement, si on ouvrait un « chantier d'insertion », on deviendrait des professionnelles du tissage. Je n'ai pas répondu tout de suite. Il fallait que je demande à mon mari. Le mot « salaire » trottait dans ma tête. À cette époque-là mon mari avait peur d'être en chômage. Sa paye n'augmentait pas mais les prix montaient. La rentrée : ça coûte cher ! On avait dépensé beaucoup pendant l'été en allant au bled : le voyage, les cadeaux, l'argent pour la famille. On venait de payer le loyer ; il ne restait plus grand-chose pour finir le mois.

Il fallait signer

Mon mari connaissait l'association, les responsables de l'aide aux devoirs, le président. Il savait que ces gens-là travaillaient pour que les chrétiens connaissent et respectent l'Islam. Il savait aussi qu'ils ne ressemblaient pas aux « Témoins de Jéhovah » et qu'ils n'essayaient pas de convertir les musulmans. Tout cela lui plaisait.

Il faut dire que c'était une époque où tous les Français se méfiaient de l'Islam. On parlait du GIA encore : des moines en Algérie avaient été massacrés quatre ans plus tôt. Les attentats du Métro St Michel ne nous avaient pas rendu service. C'est depuis ce jour-là, je crois, que nous, les musulmans de la cité, nous avons cessé d'aller nous promener en ville. Quand quelque part en France on parlait de construire une mosquée, Le Pen faisait un discours de plus et les français applaudissaient. Le Pen, il faut s'en méfier. Mon mari m'explique tout ça ; il s'intéresse à la politique ; il écoute les nouvelles. Il comprend que les Français n'aiment pas l'Islam.

Mais ceux de l'association n'étaient pas comme les autres. « Ils peuvent nous aider ces gens-là », dit-il souvent. Quand je lui ai parlé, il est resté en silence un bon moment. Il m'a demandé : « Est-ce qu'il y aura des hommes avec vous ? » Je n'en savais rien. Il est allé poser la question au Président. Il a compris que le tissage était un métier de femme. Il a compris que Christine serait la responsable. « Vas-y ! ».

J'ai senti, quand mes enfants ont appris que j'allais travailler, qu'ils étaient fiers de moi. « C'est une grande nouvelle » m'a dit Leïla, la seconde de mes enfants qui a huit ans.

Novembre 2000. Dans le petit local où nous avons commencé, avant les vacances, cinq marocaines sont réunies autour de Françoise. Elle travaille au Ministère et nous explique qu'un chantier d'insertion permet de connaître le monde du travail. Elle insiste : « quand on est salarié, on ne fait pas comme on veut ; il faut respecter des lois ; on a des droits et aussi des devoirs. Il faut les apprendre. » Christine est là ; elle nous dit le nombre d'heures pendant lesquelles il faut être à l'atelier. Elle a préparé, toute seule, des instruments pour tisser. Elle nous montre des sortes de chevalet qu'elle a construits avec du bois blanc. « C'est provisoire ! ». Un ingénieur, paraît-il, est en train de travailler pour nous. En s'inspirant de ceux de notre pays, il va construire des métiers à tisser bien adaptés à notre local.

Je me souviens du moment le plus important. Françoise a sorti des dossiers : un pour chaque personne. Je n'ai pas bien compris à quoi ils servaient. Je me rappelle qu'elle a beaucoup insisté pour nous dire : « après le chantier d'insertion, vous devez trouver un vrai travail, un travail stable. Le chantier d'Insertion vous prépare à avoir un emploi. Êtes-vous bien décidées à travailler ? »

Je n'avais jamais tenu un crayon ni une plume de ma vie ; il fallait signer. J'ai dessiné un tout petit rond. Personne ne s'est moqué de moi. Je me disais « mes enfants ont de la chance : ils savent lire et écrire. Je voudrais apprendre ! ». Je le redis : chaque fois que je voyais de l'écriture, je songeais au puits de mon enfance ; les lettres cachent un secret.

Le travail commençait à 8 h. 45.

Nous étions cinq mais, en plus, une musulmane née en France, Nedjma, était là pour nous aider à nous adapter. Christine venait, au début, presque tous les jours. Moi je parlais français, un peu, mais deux d'entre nous ne parlaient qu'en arabe. Nedjma connaissait les deux langues ; elle était là pour nous aider à comprendre.

Un jour j'ai failli pleurer

Au début, c'était difficile ! Il fallait s'occuper des enfants pour qu'ils partent à l'école, leur préparer le déjeuner, ranger un peu la maison, faire les lits, se dépêcher pour arriver à l'heure ; Christine n'aimait pas qu'on soit en retard. Elle nous disait souvent : « vous avez de la chance ; la plupart des personnes qui travaillent ont une heure de trajet ; vous n'avez qu'à prendre l'ascenseur, traverser l'allée : cinq minutes à peine ! ». C'est vrai qu'avec Christine nous avons pu nous arranger, organiser notre vie, tenir compte du mari et des enfants. Mais c'est vrai aussi que ma vie a changé ; petit à petit j'ai réussi à faire face aux difficultés ».

Je croyais connaître le tissage. Mais Florence est venue.

Florence ? Elle a un certain âge. Il paraît qu'elle est religieuse mais elle est habillée comme toutes les autres françaises. Je croyais que le tissage au Maghreb et le tissage en France étaient pareils. Pas du tout ! Chez nous – Florence nous l'a expliqué – c'est de la « haute laine ». Il a fallu apprendre la « basse laine ». Au Maghreb avec un morceau de laine, on fait un nœud sur le fil de la chaîne. C'est un peu comme une brosse. La « basse laine » ? Tu prends un long fil, tu le fais passer entre les fils de chaîne ; la tapisserie est plate.

Florence nous disait : « oubliez comment vous faisiez au bled ! »

Elle a commencé, bien sûr, par nous apprendre à faire la chaîne et la « nira » ou, si vous préférez le mot français, « la lisse ». Je ne sais pas bien vous expliquer ! Pour faire passer le fil de laine, il faut prendre un fil sur deux. Autour d'une barre on installe une cordelette qui croise les cordes de la chaîne. C'est dommage que je ne sache pas dessiner pour vous montrer ! Grâce à la nira, la main gauche peut prendre d'un seul coup les fils à écarter pour que la main droite passe la laine facilement. Maintenant je fais ces gestes sans

y penser. Au début j'hésitais, je me trompais, je m'énervais. Florence avait de la patience mais elle était exigeante. « Non pas comme ça ! »

Si vous allez trop vite la lisière va se rétrécir ; faites un tour sur le dernier fil ! En arrivant au bout de la rangée, attention avant de commencer la rangée suivante !

Chaque semaine Florence nous apprenait des gestes nouveaux. Entre ses leçons il fallait s'exercer, faire comme elle avait dit. Il arrive qu'en prenant les fils de chaîne avec la main on prenne deux fils en même temps. Dans ce cas le fils de chaîne se voit sur la laine : cela fait une « sotta ». (En français on dit une « lente »). C'est minuscule ; il faut s'approcher de très près pour s'en apercevoir. À tous les coups Florence s'en rendait compte. « Regarde ! Une sotta ! Et une autre et encore une autre ! ». Avec un poinçon elle reprenait un par un chacun des points ratés.

Vous montez plusieurs rangées l'une au-dessus de l'autre. Pour que le tissu soit bien serré vous prenez votre « tasca », une sorte de peigne en métal assez lourd, et vous tapez entre les fils de chaîne pour serrer la trame. Là encore, attention ! Si vous ne tapez pas assez fort ou si vous ne tapez pas toujours de la même façon, le tissu n'est pas régulier. Florence était sans pitié quand le travail n'était pas parfait.

Un jour j'ai failli pleurer. J'avais réussi à tisser plusieurs centimètres en faisant les bordures bien droites. Florence s'est approchée. « Regarde, ici les mailles ne sont pas assez serrées ». Elle a tout défait mon travail ; une semaine de tissage pour rien !

Est-ce que vous avez entendu parler des Gobelins ? C'est une grande manufacture, la plus grande de France, peut-être même d'Europe. Elle appartient à l'Etat français. On y pratique les méthodes traditionnelles du tissage d'Occident. Toutes les tapisseries y sont faites à la main et on y réalise des œuvres de grands artistes. C'est là que Florence a été formée. Après cela, pendant vingt ans elle a vécu en Algérie ; elle dirigeait un atelier de tissage à El Oued. Vraiment comme professeure on ne pouvait pas trouver mieux. On avait un peu peur quand elle venait ; peut-être qu'elle trouverait beaucoup à redire. Mais on l'aimait beaucoup. On l'aimait à cause de son âge : celui de notre mère, loin de nous. On l'aimait aussi parce qu'on apprenait beaucoup à son contact. Très vite, grâce à elle, le travail commençait à nous intéresser.

L'insertion ou la tolérance

Depuis deux ou trois mois on travaillait sur les instruments en bois que Christine avait bricolés. Arriva le jour où on nous a installé nos vrais métiers. Imaginez un gros rouleau métallique au bas de deux montants pareils à des rails de chemin de fer, mais plus larges. En haut vous avez un système pour accrocher et décrocher la chaîne. Vous êtes assise sur un petit tabouret, vos mains sont à la hauteur de la tapisserie. Quand ce que vous faites est trop haut, vous décrochez le système, avec une clef anglaise, pour libérer la chaîne, vous enrôlez en bas le travail réalisé, vous raccrochez en haut ; vous pouvez alors reprendre le travail en cours sans avoir à monter les bras ou à vous mettre debout. Pas facile de démonter le système !

Quand vous travaillez vous ne voyez que l'envers de la forme que vous êtes en train de tapisser. C'est normal. Devant vos yeux vous avez la laine qu'il faut couper au ciseau Par exemple quand vous changez

de couleur : des morceaux de fils pendent. Comment faire pour « voir les choses du bon côté » ? Avec une corde on attache un miroir qu'on coince sur le rouleau. A travers la chaîne vous voyez le reflet de ce qui se construit.

Les premières semaines nous étions plutôt silencieuses, attentives à ne pas faire de bêtises. Quand le travail nous est devenu plus familier, nous avons pu parler entre nous librement de tout ce qui fait la vie. Nous avons commencé à nous confier nos soucis, nos difficultés, nos questions.

J'aimais bien les jours où des françaises étaient avec nous. On apprenait beaucoup sur la façon de vivre des français et des chrétiens. Surtout, à leur contact, nous étions obligées de faire des progrès pour parler. J'avais du plaisir aussi à montrer à des françaises qu'en tissage j'étais plus habile qu'elles et que je pouvais leur être utile.

Ensemble nous discutons beaucoup de nos religions.

Il faut dire qu'à la Télévision il était souvent question du voile : on s'interrogeait sur les difficultés de l'Islam en France.

Je n'ai pas encore parlé de Khaïra ; elle coordonne notre travail avec Christine. Elle s'habille comme les françaises et personne d'entre nous n'est choqué. Pourquoi embête-t-on les musulmanes qui portent le voile ? Une des tisserandes a des filles qui sont déjà grandes ; elles s'habillent comme leurs copines et leur maman les respecte. Je trouve que l'Islam est beaucoup plus tolérant que la France. Pourquoi nous acceptons, nous les musulmanes, que les autres s'habillent comme ils veulent et pourquoi les autres veulent qu'on montre nos cheveux.

Christine nous dit qu'elle a des ennuis à la Direction du travail à cause de cela. On nous parle toujours d'insertion quand il est question de notre habillement. Est-ce que l'insertion est le contraire de la tolérance ? Christine accepte qu'on soit comme on est ; elle respecte l'Islam, c'est vrai. Le jour de l'Aïd elle nous donne congé, c'est encore vrai. Mais elle dit qu'on est dans un pays laïque. La religion est une chose et le travail ou l'école, une autre chose. Je ne comprends pas ! Pourquoi j'essaie de bien faire mon travail ? À cause de la religion ! Faire la volonté de Dieu, voilà l'important pour un musulman ou pour une musulmane. Au jour du jugement Dieu ne me demandera pas si j'ai vécu dans un pays laïque ou non. Il me demandera « as-tu fait ma volonté ? » Christine me dit : « je te comprends ! Mais tu n'es pas obligée d'aller travailler. Si tu penses que tu ne fais pas la volonté de Dieu en ôtant ton voile, tu peux choisir de ne pas travailler ». Elle ne comprend pas ; il faut bien rapporter un peu d'argent. J'aide ma famille, là-bas au bled et je veux que mes trois enfants ne manquent de rien.

Ce n'était pas facile en ces années-là d'être musulmane à la cité

La mosquée avait de graves problèmes à cette époque. J'estime que cela ne regardait pas les chrétiens et qu'il valait mieux ne pas en parler devant eux. Qu'est-ce qu'ils auraient pensé de l'Islam ? L'imam était algérien et la plupart des musulmans de la ville viennent du Maroc. Ils disaient qu'il ne faisait pas son travail. Il partait à La Mecque tous les ans et il restait là-bas pendant des mois. Où prenait-il son argent ?

Le président, je crois, était un brave homme. Grâce à lui nous avons une mosquée ; il ne savait ni lire ni écrire mais il s'était débrouillé dans les années 80 pour qu'on puisse acheter une villa qu'on avait transformée en salle de prière. Il avait tout en mains : les clefs, la caisse. Comment tenait-il la caisse ? On faisait la quête et il payait les factures et le salaire de l'imam sans tenir de comptes. On disait qu'un médecin syrien le conseillait ; il n'habitait pas la ville personne ne savait ce qu'il faisait là. Un employé à la Mairie de la ville voisine s'occupait du secrétariat.

Nos maris allaient à la mosquée. En rentrant, ils étaient tout excités. Un groupe s'était constitué. Ils voulaient faire partir le président, changer le Conseil d'Administration.

On racontait que le Président mettait l'argent des quêtes dans sa poche. C'est vrai qu'on avait récolté, plusieurs années plus tôt, des sommes énormes pour faire des travaux mais on n'a jamais vu un seul sac de ciment ni un seul maçon. Où était passé l'argent ? Il paraît que le Président avait réuni le Conseil d'Administration et donné sa démission. Le groupe rival s'était empressé de fonder une nouvelle association, de nommer un président et de prendre des initiatives. Ils avaient élu un intellectuel mais ce qu'il faisait était bizarre. J'ai l'impression qu'il était manipulé par sa femme. En tout cas il ne pouvait pas rentrer dans la mosquée.

Une année le groupe rival a obtenu que la municipalité lui prête la salle des fêtes pour la prière de l'Aïd : immense cette salle ! Elle était pleine à déborder. On ne connaissait personne dans cette foule et, sur le parking, il y avait des autocars et des voitures immatriculées en province. L'imam officiel n'était pas venu. A sa place Monsieur le Maire était là pour faire un beau discours. Un jour mon mari prenait parti pour l'ancien Conseil d'Administration qui, en réalité, restait en place. Le lendemain il donnait raison au groupe rival.

J'étais ennuyée pour mes enfants ; je voulais qu'ils apprennent un peu d'arabe, qu'ils connaissent quelques sourates pour être capables de faire la Salat. A qui les envoyer ? Les deux camps avaient des cours d'arabe. Le responsable du groupe rival, paraît-il, était manipulé par sa femme. Elle avait confié à sa sœur l'enseignement des enfants.

Que fallait-il penser ? Nous discussions entre nous à l'atelier. Je ne faisais pas confiance au groupe rival. Il paraît que la sœur qui donnait les cours d'arabe avait raconté aux filles que si une femme s'épilait les cils, elle serait en enfer, pendue par les sourcils à des crochets de fer. J'ai raconté l'affaire à mon mari. « J'ai lu tout le Coran. Jamais Dieu n'a dit une chose pareille » Il a marmonné cela en haussant les épaules. Ah ! Comme je regrette la mosquée de mon village, à côté de la maison de ma grand-mère !

5

Nouveaux visages

Changement de paysage

Les travaux de restauration dans la cité avaient commencé. La grande barre changeait d'allure. C'était impressionnant de voir des pans entiers disparaître sans bruit. Tout commençait par les appartements du dernier étage : ils donnaient l'impression de fondre comme des pans de glace au soleil. Les gravats tombaient à travers un énorme tuyau, aussitôt emportés je ne sais où. Ils rénovaient aussi les appartements ; les salles de séjour étaient élargies par des balcons bien éclairés. Sur le coup, les travaux m'embêtaient : je n'aimais pas savoir que des ouvriers se trouvaient dans ma maison quand j'étais au boulot. J'avoue qu'aujourd'hui le résultat n'est pas mauvais.

Pendant des mois on voyait des palissades en taule bleue entourer de vastes espaces qui, depuis, se sont transformés en parkings. Des petits bâtiments sont venus s'ajouter aux grands ensembles : il paraît que les appartements coûtent très cher ! Les tags disparaissaient, effacés au fur et à mesure de leur apparition.

On a remis à chaque locataire des badges électroniques pour pénétrer dans les halls d'immeuble. Est-ce une bonne chose ? J'ai l'impression que depuis ce jour-là, l'ambiance n'est plus la même. D'accord, c'est propre ; je n'osais pas inviter mon amie de la rue de Lancry ; j'avais honte des saletés et des odeurs. Mais quand même ! Auparavant on s'arrêtait dans le hall, on bavardait en attendant l'ascenseur. Maintenant chacun reste chez soi. Quand on les croise on salue à peine les amis ! La population change ; les maghrébins sont peut-être moins nombreux ; à leur place on rencontre beaucoup de sénégalais, de maliens, de mauritaniens.

Entre nous les tisserandes

Tous ces changements se produisaient en douceur. J'avais pris l'habitude de descendre chaque matin de mon troisième étage ; entre nous, les tisserandes, nous étions de plus en plus à l'aise. C'est vrai ! On a eu quelques moments difficiles. Un jeune de l'association a voulu faire un film à partir de nos travaux. Il aimait les couleurs qui passaient entre nos doigts. « Laissez-moi prendre quelques vues ! Cela fera connaître votre existence ». On a beaucoup hésité avant d'être d'accord ; nous ne voulions pas être reconnues. Il nous a promis qu'il ne prendrait pas nos visages. On l'a cru. Il est venu nous montrer le film : nous sommes restées en silence pendant la projection dans l'atelier. Dès que nous nous sommes retrouvées seules, j'ai éclaté en sanglots. Christine ne comprenait pas pourquoi. « C'est à cause de mon mari ! » Sur une image, pendant quelques secondes on apercevait ma tête derrière la chaîne de mon métier. « Si ses copains voient le film, ils vont se moquer de lui ! » Les françaises comprennent mal que nous, les musulmanes, nous respectons nos maris ; on ne veut pas abîmer leur honneur.

Un chantier d'insertion nous oblige à sortir. Il faut apprendre à se déplacer seules, à prendre le métro, à découvrir la société française. Khaïra avait décidé qu'on irait ensemble voir l'Institut du Monde arabe et le jardin des Plantes. Leïla, une des tisserandes, ne voulait pas. Son mari lui avait permis de quitter l'appartement pour aller jusqu'à l'atelier ; lui demander de sortir de la cité semblait impossible. A cette époque-là, elle n'osait pas. Elle nous ennuyait ; toutes nous avions envie d'aller voir l'Institut mais nous voulions rester unies. Si l'une d'entre nous ne pouvait pas venir, nous étions décidées à rester solidaires et à refuser, nous aussi, de partir. Tout a pu s'arranger, mais on a eu du mal à convaincre Leïla.

Je garde un mauvais souvenir des premières semaines où nous apprenions à lire. Christine avait fait appel à un Institut de formation. Nous étions d'accord à condition de rester entre nous. Un jour la direction a voulu qu'un homme, un yougoslave, rejoigne notre groupe : j'ai essayé de dire que nous ne voulions pas. Un maghrébin ou une maghrébine qui n'a pas grandi en France rencontre le mépris. Quand on ne fait pas ce que les Français attendent, ils vous prennent pour des « arriérés » : j'ai compris le sens de ce mot à l'Institut de formation ce jour-là, quand j'ai dit qu'il ne fallait pas d'hommes avec nous. Dans le groupe je parlais à ce moment-là un peu mieux que les autres : j'ai dit ce que le groupe pensait ? Mais je faisais sans doute des fautes en m'expliquant. La formatrice avait l'air agacée. Je n'ai pas compris tout ce qu'elle me disait ; je me rappelle l'insulte qu'elle m'a adressée. Elle m'a traitée de « vache espagnole » ! Je n'oublierai pas. J'avais toujours peur de mal faire avec cette femme. Un jour, mon dernier avait de la fièvre. Je ne pouvais pas le mettre à la crèche. Je ne pouvais pas le laisser seul. Je me suis dit : « si je ne viens pas, elle va m'engueuler ». J'ai enveloppé mon petit dans une couverture et je suis arrivée à la leçon. Les autres étaient déjà là. Dès que j'ai ouvert la porte, la formatrice m'a regardée avec des yeux noirs de colère : « comment ! On ne vient pas ici avec des enfants ! Sortez ! » Vraiment on nous traitait comme des gosses ! J'en ai parlé, l'après-midi, avec Florence et Christine. Elles m'ont dit : « ne t'inquiète pas ! Si tu étais la femme d'un ambassadeur ou si tu étais mariée avec un polytechnicien, on t'aurait traitée autrement ».

Tout n'est pas gagné

Je ne peux pas dire que les Français sont racistes parce que des gens comme Christine ou Florence nous respectent vraiment. Elles peuvent se fâcher, faire la tête. On ne se comprend pas toujours. C'est vrai que parfois on exagère ; chacune connaît un médecin qui donne des arrêts de maladie même quand on est en bonne santé. Christine s'en aperçoit. Elle nous dit ce qu'elle en pense ; on s'explique mais jamais on ne nous insulte, même quand on a tort ! Les Français ne sont pas tous racistes, mais quand même, les étrangers sont mal reçus dans ce pays. C'est normal qu'on reste entre nous, les tisserandes. Ensemble, nous sommes moins écrasées.

Ils racontent, les formateurs, que nous, les maghrébines, nous sommes écrasées par nos maris. Est-ce qu'ils comprendront un jour que ce sont eux qui nous font mal ? Nos maris nous aiment et nous protègent. Elles sont solides nos familles ! Bien plus que les familles françaises ! D'accord, beaucoup de jeunes font des bêtises ; mais qui est responsable ? On ne peut pas empêcher les jeunes de suivre leurs copains. J'en parlais à mon mari, il n'y a pas longtemps. Notre fils aîné va entrer en 6^{ème} ; on est un peu inquiet. Pourvu qu'il ne suive pas les voyous ou qu'il n'entre pas dans une des bandes qui continuent à jeter le trouble dans la cité !

On n'aurait pas ces inquiétudes s'il y avait moins de chômage. Ils ont concentré tous les chômeurs ici, depuis des années. Résultat : tous les Français ou presque sont partis. Quand la misère envahit un quartier, on est dans l'angoisse ; les enfants le ressentent et deviennent agressifs. On vit sous la menace. Près de chez nous, une maman malienne de sept enfants avait squatté un F4. Elle venait d'une ville où son logement était insalubre. Son mari l'avait quittée et elle se battait toute seule pour sauver ses enfants. Au collège et à l'école, ils étaient de très bons élèves. La fille, en troisième, avait reçu les encouragements de tous les professeurs. On a fait un procès à cette maman ; elle a perdu, bien sûr. Un jour la police est venue ;

ils ont séparé la mère de ses filles et de ses garçons. La dernière avait trois ans ! Ils se sont retrouvés à la DDASS. D'autres familles sont dans la même situation. Quelle angoisse !

Vivre ensemble

Je commençais à comprendre pourquoi Michel et Saâd avaient fondé l'association. Ils disaient tous les deux que si on voulait que les musulmans et les chrétiens arrivent à vivre ensemble, il fallait qu'ils regardent où est la misère. Les musulmans et les chrétiens souvent se sont fait la guerre. Oui, c'est vrai, ils ne croient pas de la même façon. J'aime bien les chrétiens que je connais mais je ne comprends pas quand ils disent que Dieu est Père. Dieu ne peut pas faire des enfants ! Bon ! Mais les chrétiens comme les musulmans savent que Dieu condamne les injustes. Michel et Saâd se sont dit : « si on veut vivre ensemble comme des croyants on doit regarder ceux qui souffrent dans la société et combattre à leur côté pour faire reculer la misère ». Il s'échauffe, Saâd, quand il parle des « déshérités ».

A propos de l'institut de formation, au bout de quelques mois, Christine s'est expliquée avec les responsables de la Mairie. Elle a décidé qu'on ne continuerait pas l'apprentissage de la lecture ou de l'écriture dans cet institut-là. Françoise, à la Direction Départementale du Travail, était d'accord. Les responsables ont décidé de prendre en charge eux-mêmes notre formation. C'était bien mieux ! Beaucoup de personnes sont venues nous apporter des renseignements utiles. Un responsable de la police nous a fait un exposé sur la démocratie. Etienne, un pédiatre nous a raconté la vie du médecin qui a inventé l'appareil dont se servent tous les docteurs que je connais pour écouter la respiration à l'intérieur du corps.

Michel nous a expliqué comment fonctionnait le Parlement français. Je comprends maintenant qu'il est important que les jeunes aillent voter. On se plaint que le gouvernement ne fasse rien pour l'Islam. Mais les musulmans qui ont la nationalité française ne se déplacent pas les jours d'élection. Tant pis pour eux ! Moi, j'oblige mon mari à se déplacer. Il voulait aller en Belgique : j'ai dit « non » ! Il paraît que si je demande la nationalité française, je peux l'obtenir. Je me suis renseignée sur les démarches : je vais m'en occuper.

Il paraît qu'à la Mairie on critique l'association ; ils prétendent qu'en restant entre nous, les tisserandes, nous ne serons jamais insérées, comme ils disent ! Ils sont allés jusqu'à supprimer les subventions pour l'apprentissage de la lecture ! « Vous restez trop entre vous » : On a dit cela à Christine.

Quand elle nous l'a raconté, on a rigolé à l'atelier ! La situation de la malienne, est-ce qu'ils la connaissent, les responsables de la Mairie ou les formateurs de l'institut ? Ils s'en fichent totalement. Être inséré – je comprenais bien le sens du mot, déjà à cette époque – cela veut dire comprendre ce qui se passe dans la société. Est-ce qu'ils comprenaient l'angoisse de la malienne ? Ils sont aussi mal insérés que nous à la Mairie ! Ils ne savent pas vivre dans leur propre pays !

Nous faisons des progrès !

Oui, tous les matins je descendais de mon troisième étage. Nous faisons des progrès. Déjà j'étais capable de « baguer » une chaîne. C'est difficile mais j'y suis arrivée tout de suite. Quand tu veux faire un rond, par

exemple, il faut que tu marques, sur chaque fil de la chaîne, les points où passe le cercle. Tu prends chacun de ces points et, autour du fil, tu fais une marque tout autour ; tu fais comme une bague sur chaque point. Chez nous, quand j'apprenais avec ma mère ou ma grand-tante, on ne faisait pas comme ça. On avait la forme dans la tête et les dessins se mettaient en place. Quand on essayait de faire comme au pays, Florence se mettait en colère. Elle disait qu'avec les méthodes du Maghreb on ne pourrait jamais reproduire les dessins des artistes.

Un jour Florence a dessiné, sur un papier calque, une Caravelle - le bateau qu'on voit sur le blason de la ville : 75 sur 50 centimètres. Elle a mis le dessin sur la chaîne en le tenant de la main gauche. Avec la main droite, à l'aide d'un feutre noir, elle a calqué les lignes courbes ou verticales. Quand elle a eu fini elle nous a dit « regardez » : Elle a pris deux ou trois points pour les baguer comme je viens de dire. *

« A vous ! »

Je me suis avancée la première et j'ai réussi du premier coup. Des françaises étaient avec nous. Je ne voudrais pas me vanter mais nous étions plus habiles qu'elles. Sauf Christine. Celle-là, elle est douée plus qu'aucune d'entre nous. Je crois qu'elle a un métier chez elle et qu'elle apprenait souvent toute seule pour s'exercer.

Une fois que la chaîne est baguée vous commencez à tisser. Il faut bien calculer la manière de commencer. Par exemple si vous avez une circonférence, il faut monter la chaîne en entourant d'abord la courbe d'en bas. N'attendez pas que tout le rond soit entouré ; quand on arrive à un certain point, on commence à remplir le cercle de la couleur qui convient pour que tout soit à peu près à la même hauteur au fur et à mesure qu'on monte.

Cela faisait moins d'un an que nous avions démarré notre apprentissage et, à nous cinq, nous avons monté quatre tapisseries de la même dimension, quatre Caravelles comme celle que Florence avait dessinée. On a eu une bonne idée : on a tissé des bandes pour encadrer les quatre caravelles dans un même ensemble. On s'est trouvé devant une grande tapisserie.

D'où venait l'agent ?

À cette époque-là les travaux dans la cité avaient déjà bien avancé. Un centre commercial allait bientôt ouvrir et « Le Nouveau Monde » était terminé. « Le Nouveau Monde » : c'est le nom qu'ils ont donné à un magnifique Centre culturel. On y trouve la plus belle salle de danse du département. A l'intérieur un hall s'élève jusqu'au toit. Du haut de chacun des trois niveaux on peut voir l'ensemble jusqu'en bas, un peu comme dans les prisons, à partir des balustrades qui sont autour des cellules. Je vous ai déjà parlé du Phare : on leur a consacré tout un étage. Eux, ils ne manquent de rien : ordinateurs, jeux, vastes salles. Beaucoup d'animateurs et d'animatrices. Madame de Kerprigent était responsable du fonctionnement. Quand elle a vu nos « Caravelle », elle a décidé de les acheter. Enfin nous commençons à gagner un peu d'argent.

Au début, les problèmes financiers ne nous intéressaient pas beaucoup. La feuille de paie nous arrivait : c'était le principal. D'où venaient les fonds ? On ne se l'était jamais demandé. Christine nous a expliqué.

L'État financerait nos salaires pendant la durée du Chantier d'Insertion, trois ans en principe. En général, au terme d'un Chantier d'Insertion on est censé trouver un emploi comme on peut. Mais la Direction Départementale du Travail avait décidé que notre chantier serait spécial. Peut-être que nous réussirions à créer notre entreprise. Si nous arrivions à être vraiment professionnelles et à atteindre une clientèle pour écouler nos produits, nous deviendrions capables de vivre de notre propre travail sans être assistées comme nous l'étions. Pourrons-nous un jour produire des tapisseries suffisamment belles pour séduire des acheteurs ? Christine se posait cette question. Je sentais bien qu'elle s'inquiétait. Mais moi j'avais confiance. De toute façon, c'est le destin ! Al qadar!

Prête à tout faire

Les Français disent qu'une bonne nouvelle ne vient jamais seule. Ils ont peut-être raison ! Nous venions de vendre pour la première fois une tapisserie. Christine nous apprenait le lendemain qu'Adrian FRUTIGER nous autorisait à reproduire ses œuvres. Il ne faisait pas payer ses droits d'auteur. Je ne le savais pas mais on le connaît dans le monde entier cet homme. Son travail s'étale dans tous les aéroports de la planète. Il a inventé les lettres pour les panneaux qui donnent les renseignements indispensables, dans toutes les langues du monde : « sortie », « entrée », « contrôle des billets », « passeports », « douanes ». Il a inventé aussi les caractères dont on se sert dans le métro pour indiquer à quelle station on se trouve. Depuis ce jour-là je sais ce qu'est un graphiste. Adrian FRUTIGER n'a pas seulement créé des lettres. Il a inventé des formes simples qui me font plaisir quand je les regarde : des ovales, un peu comme des visages, qui s'approchent ou se reculent. Elles disent « tendresse », « intimité », « protection ». Quelquefois ses dessins sont plus compliqués mais toujours beaux.

Christine avait un livre où la plupart de ses œuvres étaient reproduites. Nous étions toutes d'accord : beaucoup de ces dessins n'étaient pas plus difficiles à tisser que le grand panneau des « Quatre Caravelles ». Nous nous sommes mises au travail. Christine nous a fait choisir les œuvres : j'ai voulu prendre un dessin qui représente une colombe et un rameau d'olivier. Quand j'y repense aujourd'hui, je m'aperçois que nous avions de la chance. Je devenais vraiment une artiste. Je commençais à bien parler français. Dans l'atelier, même celles qui ne parlaient qu'en arabe un an plus tôt comprenaient tout quand on parlait français. On commençait à lire, à écrire.

Je me souvenais souvent de la scène où, à l'institut de formation, on m'avait mis dehors. Quand j'en avais parlé, Christine m'avait demandé : « pourquoi tu ne t'es pas mise en colère ? » Je lui avais répondu : « je ne suis pas chez moi ». Au moment où j'ai commencé à tisser la colombe de Frutiger j'avais l'impression d'être chez moi. J'étais décidée à tout faire pour que l'atelier puisse continuer quand le chantier d'insertion fermerait ses portes.

Le onze septembre 2001

Les musulmans ont reçu un sale coup sur la tête ce jour-là. On se remettait à avoir peur et personne n'osait dire ce qu'il pensait ! On commençait en France à oublier le GIA algérien et l'attentat de St Michel. Et voilà !

Même aujourd'hui j'hésite à dire mon opinion. Nous en avons assez de passer partout pour des méchants. Je ne fais pas de politique, mais quand même, j'entends parler de ce qui se passe dans le monde.

Depuis la guerre du Golfe tout le monde considérait Saddam Hussein comme un tyran dangereux. On oubliait de parler de l'embargo. Des enfants mouraient faute de nourriture, de médicaments ou de médecins. J'avais entendu dire que, dans toute la ville de Bagdad, il n'y avait plus qu'une seule ambulance ! Les victimes irakiennes étaient sans doute beaucoup plus nombreuses que les victimes américaines.

J'avais l'impression que pour avoir l'air d'un bon citoyen (d'un citoyen bien « inséré »), il ne fallait pas parler du malheur irakien et il fallait pleurer devant les victimes américaines. C'est vrai, les personnes qui se trouvaient dans le World Trade Center ne méritaient pas ce qui leur est arrivé. Mais nous, les musulmans ou musulmanes, nous ne méritons pas d'être réduits au silence sous prétexte que nous sommes solidaires du peuple arabe en Irak ou en Palestine.

J'ai fait la morale à Mustafa, le fils de ma voisine de palier. Il avait 16 ans à cette époque. Je l'ai rencontré un jour sur le pas de la porte. Devinez ce qu'il m'a demandé ! « Est-ce que tu connais un commerçant qui vend des tee-shirts avec la tête de Ben Laden sur la poitrine ? » Les jeunes dans la cité ont fait du Chef d'El Qaïda un héros. « Ne dis pas des choses comme ça, Mustafa. C'est dangereux pour nous ! ». D'ailleurs je ne suis pas d'accord pour qu'on se batte en se tuant soi-même. Ceux qui étaient aux commandes de l'avion ne sont pas des mujahidin. On ne peut pas dire qu'ils faisaient le djihad.

Nous, les marocains, nous nous entendons bien avec les juifs. Ils sont nombreux dans la cité ; ce sont des arabes comme nous. Dans notre pays ils ont toujours été bien traités. Alors ! Pourquoi maintenant on n'ose plus parler de la Palestine ? Qui a volé la terre et les maisons des Palestiniens ? On les accuse de terrorisme alors qu'ils sont victimes. Mais les arabes n'ont pas le droit de dire que c'est injuste d'avoir confisqué les terres des paysans. Ils seraient accusés de racisme.

J'aime bien les Juifs mais je n'aime pas le comportement d'Israël ! On se moque des musulmans ; on dit que leur religion est rétrograde. Lorsqu'une mosquée est saccagée, personne n'est choqué ! Rarement on parle de racisme quand un musulman est insulté. Mais touchez à un cheveu juif : vous risquez un procès.

Les responsables de l'association ont voulu faire une grande rencontre entre les musulmans et les chrétiens, quelques jours après le drame de New York. Ils ont pensé qu'il fallait sauver le respect entre les uns et les autres. On a lu des passages de l'Évangile et chanté quelques « ayat » du Coran. Pour nous, les tisserandes, c'était important. Christine avait pris en notes nos réactions. Elle en a fait un texte que Khaïra a lu en notre nom. Beaucoup sont venus nous dire qu'on avait eu raison de parler comme on l'avait fait. C'était la première fois qu'on faisait connaître notre opinion devant des centaines de personnes. Ceci à Vanves, chez les Sœurs qu'on connaissait déjà et qui nous aiment bien.

6

L'avenir
entre nos doigts

Nous commençons à être connues

Notre expérience commençait à être connue. Le Parisien, 92Express avaient fait des articles sur nous. Souvent nous étions invitées dans des villes pour montrer comment nous travaillions. L'association organisait des journées plusieurs fois par an avec des temps de prière, des tables rondes, des expositions. On en profitait pour essayer de vendre quelques-unes de nos tapisseries. Cela ne rendait pas beaucoup ! Mais on venait nous parler, nous poser des questions. La radio parlait de nous : BeurFM, Radio Notre Dame, Radio Orient. Au début cela nous agaçait un peu. Les premiers mois quand un journaliste venait nous voir à l'atelier, nous baissions la tête pour ne pas dire bonjour. Christine a rouspété : « vous ne vous rendez pas compte ! Si vous n'êtes pas plus accueillantes, jamais vous ne pourrez faire connaître vos produits, jamais vous ne pourrez vendre vos tapisseries ! ».

Nous étions timides au début, surtout quand un homme entrait. Il faut nous comprendre : nous avons peur de mal parler français. Nous nous sentions des étrangères et nous ne savions pas que nous étions intéressantes. Qu'est-ce qu'il fallait dire ? Quelles sont les bonnes formules ? Dans notre pays jamais une femme ne parle à un homme qu'elle ne connaît pas. Ce ne serait pas poli. Ici c'est le contraire. Avec le temps notre comportement se modifiait. C'est moi qui ai compris que quand un Français ou une Française venait, pour être aimables il suffisait de faire du thé à la menthe, comme au pays. En France ils adorent le thé marocain comme nous le faisons au bled.

Khàira et Michel, deux fois par semaine, nous donnaient des cours de français : grâce à eux nous étions devenues capables de parler sans peur ; même si nous continuions à faire quelques fautes, nous savions que nous pouvions nous faire comprendre. Christine a beau insister, nous ne céderons jamais sur un point. On veut bien que les journalistes photographient les métiers à tisser ou nos mains en train de travailler sur le métier. Nous refuserons toujours d'être photographiées de face. Pourquoi ? Je ne sais pas. C'est comme ça !

Mères et filles

Vous vous rappelez : je vous ai raconté le commencement du tissage ! Christine disait : « il faudrait que les enfants puissent apprendre auprès de leurs mères ». Ça y est ! Tous les mercredis Khàira s'est mise à réunir un groupe de filles. Nous étions payées pour les former. Christine avait obtenu des subventions pour leur procurer des métiers à tisser. Je suis heureuse parce que ma fille se conduisait comme moi dans mon enfance ; elle venait à l'atelier ; Elle s'y installait chaque fois qu'elle pouvait. A Elle maîtrise bien la technique malgré son jeune âge : douze ans bientôt !

Je rêvais déjà pour elle qu'elle puisse un jour travailler aux Gobelins. Nous avons visité la manufacture ; toutes, nous étions impressionnées. Imaginez une grande verrière. Les tisserandes ont la lumière derrière elles. Les métiers s'étalent sur une grande longueur. Je vous ai expliqué que, dans notre atelier, nous

avons installé un système de glaces pour voir comment le travail avance. Aux Gobelins c'est encore plus compliqué. Pour voir ce qu'elles sont en train de réaliser, elles regardent le reflet du modèle dans un deuxième miroir. Comment sont-elles formées les lissières ? Comment sont-elles recrutées ? Je vais me renseigner : cela me ferait plaisir que ma fille aille travailler là un jour. Elle aussi elle aimerait.

En attendant voilà que nous étions devenues des formatrices. Je savais parler aux enfants ; les filles m'écoutaient bien quand je leur montrais leurs erreurs. Je commençais à ne plus avoir peur des professeurs du collège. J'étais devenue un peu comme eux, moi aussi : une éducatrice ! Les artistes ne me faisaient plus peur. Quand ils nous voyaient travailler, ils étaient contents ! Ils nous faisaient un cadeau en nous donnant leurs œuvres gratuitement. Quand la tapisserie était faite ils étaient fiers d'eux ; la laine met leurs tableaux en valeur, c'est sûr !

Le jour où nous avons été très fières c'est celui où nous avons fêté l'Aïd dans la cité. Des centaines de personnes sont venues ; tous les enfants étaient réunis dans le square, au pied des immeubles. Ce jour-là une petite pluie fine tombait et la grisaille cachait le ciel. D'un seul coup des bulles de couleur ont dansé dans les airs. On levait la tête pour voir les ballons bleus, orange, jaunes s'élever, passer devant les fenêtres, se perdre dans les hauteurs. La salle de cinéma, près de l'Hôtel de Ville : combien contient-elle de personnes ? Cinq ou six cents, peut-être. Elle était comble à l'heure de la table ronde. Je n'avais jamais vu d'évêque avant ce jour-là ; il a parlé avec Sadek Sellam, un algérien. Je n'ai pas compris tout ce qu'ils disaient mais ils avaient l'air de bien s'entendre. Oui j'étais fière le soir : l'évêque a mangé avec nous dans le local ; j'avais fait un bon couscous ; il a apprécié. Avant de partir il m'a parlé. Il m'a dit « merci pour cette belle soirée » ! Quelques jours plus tard, il nous commandait deux coussins !

Les trois ans allaient bientôt s'achever

Mon mari avait du mal. Pour garder son boulot, il avait accepté d'aller travailler très loin de la maison. Il partait à 5 heures chaque matin ! Jamais il ne rentrait avant sept heures le soir. Mais il gagnait sa vie. Nous étions retournés au bled une deuxième fois depuis que je suis tisserande. J'étais heureuse même s'il m'arrivait de râler.

Je trouvais qu'on aurait dû gagner davantage. Je l'ai dit plusieurs fois à Christine. C'est fatigant d'être pendant quatre heures penchée sur son métier. La tasca est lourde au bout d'un certain temps. A la fin d'une journée on a mal aux épaules.

Elle était obligée de nous expliquer l'état des finances.

On s'apercevait bien que nos tapisseries se vendaient mal : les gens admiraient mais c'était trop cher ! Plusieurs fois par an on organisait des week-ends : exposition, discussions, tables rondes. Pendant une semaine entière on préparait des pâtisseries pour le salon de thé. Christine et les responsables faisaient venir de l'artisanat marocain et syrien. Ceci nous fournissait un bénéfice ; on les vendait moins cher que les tapisseries ; les visiteurs hésitaient moins à les acheter. Le salon de thé rapportait un peu. Mais en additionnant le tout on commençait à se demander si un jour nous deviendrions autonomes.

Les trois ans allaient bientôt s'achever. Qu'allait-on devenir ?

Pendant plusieurs mois nous nous sommes appliquées à inventer des produits plus vendables. Lucia nous a bien aidées.

Florence ne venait plus : d'un point de vue technique, elle n'avait rien à nous apprendre ; nous étions de vraies professionnelles. Tant qu'on était avec elle il ne fallait pas tisser à la façon berbère afin d'acquérir la technique occidentale. Elle ne venait plus mais vraiment elle est restée pour nous comme une mère. On lui téléphone, on va la voir ! Elle vient vers nous souvent.

En réalité à partir du jour où Lucia est arrivée, nous nous sommes laissées emporter par notre inspiration. On nous guidait pour le choix des couleurs. En cherchant à faire des produits nouveaux, nous avons réalisé des coussins ; tissés à la main sur nos métiers, bien sûr. On s'est dit que si on faisait de larges bordures en velours ou en toile, les coussins seraient vendus au même prix et ils seraient plus rapides à bâtir. Christine a calculé aussi que le tissu était plus économique que la laine. Quand on organisait des ventes, les visiteurs préféraient notre style arabe ou berbère. Ils coûtaient assez cher nos coussins : 60 € ! En les vendant à plus bas prix, nous étions perdantes ! Nous comprenons ce qu'est un prix de revient !

Lucia nous a donné des idées pour élargir la gamme de nos produits. Nous savons coudre, broder : nous avons appris cela dans notre enfance. Quand je préparais mon trousseau, au bled, ma mère m'avait montré. C'est utile aujourd'hui pour faire de belles taies d'oreiller, pour construire des trousseaux en tissus, des petits sacs à main. Progressivement nos ventes augmentaient. Cela ne suffirait pas : c'est évident ! Il fallait continuer à chercher !

Mes Tissages. Métissage !

L'année 2003 allait s'achever : trois ans déjà ! Christine s'est débrouillée avec Françoise, la personne qui, à la Direction du Travail, nous a toujours défendues. On a obtenu deux ans supplémentaires pour continuer notre expérience. En même temps on nous demandait de devenir indépendants par rapport à la structure qui nous avait fait naître. L'atelier s'est transformé en association. J'aime bien le nom qu'on a choisi pour nous désigner : « Mes Tissages ». Jusqu'ici nous avons vraiment vécu une expérience de tissage et de métissage.

Saâd et Michel, les deux fondateurs sont persuadés que l'insertion est une affaire de métissage. Les Français n'aiment pas beaucoup ce mot ; les arabes non plus d'ailleurs. Ils pensent, les uns et les autres, que le métissage est quelque chose d'impur. Les Français veulent rester des vrais Français et les arabes pensent qu'il ne faut pas se mélanger ; il faut rester de purs musulmans. Moi je suis une vraie musulmane, même si maintenant j'ai des amis chrétiens.

Ce que j'ai appris dans mon enfance au bled se mélange avec ce que j'apprends ici. Le résultat est assez beau : je suis contente de me sentir chez moi, en France. Je suis contente que le tissage que j'ai appris dans mon pays se mélange avec ce que Florence m'a montré. Christine ne connaissait pas du tout le tissage ; elle est devenue une vraie artiste grâce à moi, la marocaine ! Ils nous demandent de nous habiller comme des « vraies » françaises et d'enlever notre voile. Je ne sais pas s'ils ont raison sur ce point. Ce qu'ils oublient c'est que nous savons beaucoup de choses quand nous arrivons. Ils croient que nous

sommes comme un ordinateur vide qu'ils veulent équiper à leur manière, avec leurs logiciels à eux ! En faisant nos coussins berbères, je m'aperçois que je rends service à la France. Je lui apporte quelque chose de beau et de nouveau. D'accord, on m'a appris les méthodes des Gobelins. Mais, comme me dit Christine, en m'inspirant des formes et des couleurs de mon pays, « j'invente un style ! »

Mon fils est inscrit pour ce qu'ils appellent « l'accompagnement à la scolarité » : il découvre la calligraphie. Leur professeur va nous faire des modèles d'écriture arabe pour qu'on sache peindre des tee-shirts. Il est heureux de s'apercevoir qu'avec les mots de notre langue on crée des formes que leurs profs admirent. Ils sont contents, les jeunes, quand ils découvrent que les pays de leurs parents contiennent de la beauté.

J'ai été étonnée quand, avec Khaïra, nous avons visité une exposition sur le Maroc à l'Institut du Monde arabe : on exposait des tagines ou des vases comme s'ils étaient extraordinaires ! Mais la maison de mon village est remplie de ces belles choses qu'on montrait comme des trésors rares. La vie dans mon village déborde de richesses perdues pour la France !

Depuis que je suis tisserande et que je parle français, je discute avec pas mal de gens. Ils essaient d'être gentils et de nous dire qu'ils aiment bien le couscous ! Ils m'énervent un peu en disant cela. Les maisons de nos villages valent mieux qu'un bon couscous ! La France veut insérer les immigrés. Très bien ! Nous insérer c'est nous permettre de vivre dans la société en étant bien dans sa peau. D'accord ! Il me semble que la France devrait faire mieux et pour son propre intérêt. Elle pourrait accueillir nos savoirs faire comme des cadeaux. Cela changerait peut-être le paysage mais pour l'embellir.

Dans un pays laïque

Saâd, Michel, Christine et quelques autres responsables disent comme moi : il vaut mieux se laisser transformer par la culture arabe que par les Mac Do américains. Les maghrébins sont plus humains

Dans la cité, depuis quelques mois, se multiplient ceux que Saâd appelle des salafistes. De toutes jeunes mamans marchent dans la cité avec leurs poussettes, tout habillées de noir. Ils croient qu'ils sont des musulmans à l'état pur parce qu'ils ne s'habillent pas comme les autres. Ils prétendent qu'ils ne veulent pas se laisser transformer, eux non plus ! Ils se trompent. Ils ont grandi en France ; ils parlent français mieux qu'arabe. Une langue, ça change un homme, oui ou non ? Qui leur dit de se laisser pousser la barbe ? Des étrangers à leur pays ! On raconte qu'ils se réunissent le soir et qu'ils téléphonent en Jordanie. Ils reçoivent des consignes de l'étranger : ah oui, ça les transforme ! Malheureusement ! Ils se laissent modifier par des gens dont ils ne voient pas même la tête. C'est du mauvais métissage !

« Attention ! » me disent certains musulmans. « Méfie-toi des chrétiens. Sans que tu t'en rendes compte ils vont t'entraîner dans leurs habitudes et tu ne seras plus vraiment musulmane ! » Je leur réponds que je change à leur contact, c'est vrai. Mais on peut changer sans cesser d'être musulman. Même le Prophète – que la Paix et le salut de Dieu soient sur lui – a changé. Il n'était pas le même à La Mecque et à Médine.

Si nous sommes en France, même si nous nous enfermons dans un ghetto, de toutes façons nos enfants ont des professeurs qui ne sont pas musulmans ; ceci nous modifie tous ! » Je leur dis aussi : « ils nous

changent peut-être mais, nous aussi nous les transformons ». Et surtout les chrétiens qui cherchent le dialogue avec nous, quand on les rencontre, nous aident à demeurer musulmans. Ils nous soutiennent quand on a besoin d'une mosquée. Au travail, toujours on nous a permis de faire la salât à l'heure voulue. Quand on fait des « tables rondes », des musulmans savants sont invités. Ils ont lu le Coran, les chrétiens que je connais.

« Attention ! » me disent certains français. En France on est dans un pays laïque. On ne parle pas de religion. Les chrétiens vous comprennent, peut-être, mais ça ne vous aide pas à entrer dans le monde du travail. Là je ne comprends plus. Les chrétiens que je côtoie m'apprennent le fonctionnement de la société française, le droit du travail, les devoirs du citoyen. Grâce à eux je veux obtenir la nationalité française pour aller voter.

Je croyais qu'un pays laïque était un pays où la liberté de penser était un droit élémentaire. Quand des chrétiens rencontrent des musulmans, quand ils se mettent ensemble pour créer du neuf, vous rassemblez des hommes et des femmes qui respectent la pensée de l'autre. Si j'ai bien entendu ce qu'on m'a expliqué, dans ce chantier d'insertion, c'est bien cela la laïcité. A l'institut de formation, ils étaient laïques, soi-disant. Laïques mais racistes ! Peut-on être à la fois laïques et racistes ?

Nos amis les artistes

Je m'en rends compte en discutant avec les uns et les autres, les responsables de « Mes Tissages » n'ont pas la tâche facile. Pourront-ils tenir ?

Aujourd'hui je n'ai plus rien à raconter ; reste seulement à espérer.

Dans quelques mois le Chantier d'Insertion sera terminé. Une chose est sûre : nous voulons travailler mais nous ne voulons pas faire n'importe quoi. Nous avons appris un métier, un beau métier dont nous sommes fières !

Des vrais artistes sont devenus nos amis. J'ai déjà parlé d'Adrian FRUTIGER. Il n'est pas le seul

Un jour d'été, Christine se promenait en Bourgogne. En arrivant dans la ville de Tournus, elle a visité une exposition. Un tableau l'a frappée : une sorte de paysage avec des plages de couleurs vives et bien dessinées. On dirait qu'elles chantent. L'auteur l'a d'ailleurs intitulé « les Grillons ». Dans sa tête elle a pensé : « on serait capable de le tisser ! ». L'artiste était présent. Sans trop y croire, Christine s'est approchée : « Vous nous permettriez de le transformer en tapisserie ? ».

Elle a expliqué qui nous étions. Il a tout de suite accepté ; il a même donné quelques reproductions dont nous pourrions nous servir. J'aime beaucoup celle qui s'intitule « d'Apollinaire à Zola » : une sorte de bibliothèque avec des livres rangés et, entre les livres, des personnages amusants, absorbés dans leur lecture. Jacques AUBELLE - c'est le nom du peintre – est venu d'Amiens à l'une de nos expositions à Paris, dans le quartier du Marais.

Vous connaissez sans doute Dominique PENLOUP ; qui ne le connaît pas ? Il nous a donné un grand nombre de « cartons » dessinés exprès pour nous. Aurons-nous le temps de les faire un jour ? Dominique est une sorte de mystique plein d'humour. Le premier dessin qu'il nous a donné me fait penser au puits de mon enfance et au mystère dans la maison de mon village. J'ai raconté qu'autour d'une de mes aïeules, la lumière dansait. Dominique a évoqué une sorte de ciel bleu nuit avec une ronde d'étoiles dorées. Dès que je l'ai vu j'ai pensé aux histoires de ma grand-mère.

Vous voulez que je vous raconte une histoire ? Quelqu'un - par politesse je tairai son nom – avait commandé une tapisserie pour décorer une salle. Dominique est venu ; il a repéré les couleurs et il a composé un triptyque intéressant et drôle. On lui a dit « c'est trop triste Reproduisez-nous plutôt une carte postale ». On a bien rigolé quand on a appris cela.

Il faudrait parler de Mehdi DOULAIN, un français converti à l'Islam. Il a le sens du dialogue avec les chrétiens. Regardez sur notre catalogue. Michel nous dit que les silhouettes de ses dessins ressemblent à des personnages de la Bible.

Envol

Mon aîné va se marier bientôt
avec une fille de mon village.
C'est pour lui d'abord que je raconte mon histoire.
Pour lui, pour sa sœur, pour son frère.

Regardez l'oiseau qui s'envole.
Où va-t-il ? Je ne sais pas.
Vous ne savez pas.
Mais il s'envole.
Il part d'un monde qui ressemble à un rêve.
D'un monde plein de mystère.
Il va d'un mystère à l'autre.
L'important c'est le passage.

Il y avait un mystère dans la maison de mon village.
Le passé est comme un paysage de rêve.
Je m'en rends compte en racontant mon histoire.

Je regarde mon fils.
Ma vie, avec ses mystères, est le rêve auquel il s'arrache.
Pour aller où ?
L'important c'est qu'il prenne son vol.
Qu'il s'envole et qu'il s'élève.
Ah oui qu'il s'élève !
C'est pour cela que j'ai quitté la maison de mon village.
À cause de lui j'ai appris le tissage.
Pour l'élever.



Table des matières

Avant-propos	2
1- Dans la maison de mon village	3
Ma maison était dans un village	4
Il y avait un mystère dans la maison de mon village	4
On ne restait pas enfermés dans la maison de mon village	5
J'allais souvent voir ma grand-tante	5
Quand mon père revenait, j'aimais bien !	6
Un jour ma mère m'a dit	7
Il est en exil	7
Je n'oublierai pas le mois de juillet 1975	8
Un mois plus tard on recevait une lettre	9
2- Sur l'autre rive	10
Et le grand jour est arrivé !	11
Il pleuvait, il pleuvait	11
Le muezzin n'avait pas chanté	12
Il fallait se protéger du regard	13
Je ne l'avais jamais vu comme ça	13
J'ai vu tout de suite qu'elle était du bled	14
Un enfant ? C'est trop étroit ici !	15
3- La porte ouverte	17
On va pouvoir prendre racine !	18
C'était l'époque du regroupement familial	18
Comme elle est loin la maison de mon village	19
Tout se gâtait	20
J'ai vu une porte ouverte	21
Un tournant dans ma vie	21
Un mystère dans les livres de mon fils	22
Entre deux mondes	23

4- Le tournant	24
Au bled pendant l'été !	25
Le métier à tisser est toujours là	25
Avoir un salaire ?	26
Il fallait signer	27
Un jour j'ai failli pleurer	28
L'insertion ou la tolérance	29
Ce n'était pas facile en ces années-là d'être musulmane à la cité	30
5- Les nouveaux visages	32
Changement de paysage	33
Entre nous les tisserandes	33
Tout n'est pas gagné	34
Vivre ensemble	35
Nous faisons des progrès !	35
D'où venait l'agent ?	36
Prête à tout faire	37
Le onze septembre 2001	37
6- L'avenir entre nos doigts	39
Nous commençons à être connues	40
Mères et filles	40
Les trois ans allaient bientôt s'achever	41
Mes Tissages. Métissage !	42
Dans un pays laïque	43
Nos amis les artistes	44
Envol	46